



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

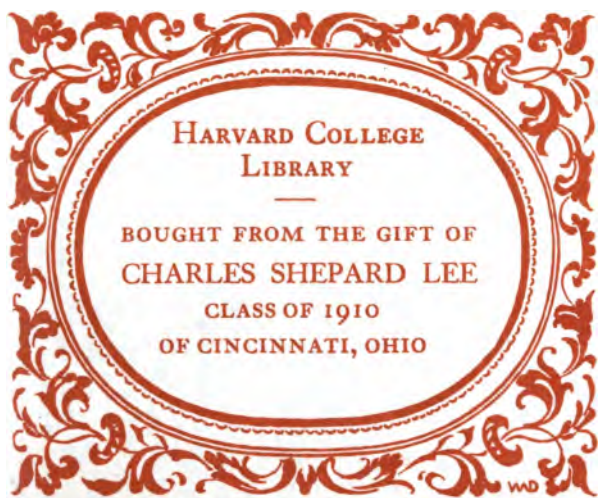
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

HD WIDENER



Hw PAHP /

23493.36.7.30











OSCAR WILDE

# La Maison des Grenades

CONTES

Traduits de l'anglais par GEO. KHNOPFF

avec deux portraits de l'auteur.



PARIS

ÉDITIONS DE LA PLUME

31, RUE BONAPARTE, 31

MCMII









# La Maison des Grenades



OSCAR WILDE  
par Albert C. Sterner

OSCAR WILDE

# La Maison des Grenades

CONTES

Traduits de l'anglais par GEO. KHNOPFF

avec deux portraits de l'auteur



PARIS  
ÉDITIONS DE LA PLUME

31, RUE BONAPARTE.

MCMII

224 p. 7.50

IL A ÉTÉ TIRÉ

TROIS *exemplaires sur Chine*, SEPT *exemplaires sur Japon Impérial*, QUINZE *exemplaires sur Hollande Van Gelder*.

*Tous ces exemplaires sont numérotés et signés.*





OSCAR WILDE





**LE JEUNE ROI**



## LE JEUNE ROI

C'était le soir qui précédait le jour fixé pour son couronnement et le jeune roi était assis, seul, dans sa chambre très belle. Ses courtisans avaient tous pris congé de lui, s'inclinant jusqu'à terre, conformément au cérémonial, et s'étaient retirés dans la grande salle du Palais pour recevoir quelques dernières instructions du maître de l'étiquette ; car il restait encore chez certains d'entre eux du naturel, ce qui — j'ai à peine besoin de le

dire — est tout à fait déplaisant chez un seigneur de la cour.

Le jeune garçon — ce n'était, en effet, qu'un jeune garçon, puisqu'il n'avait pas plus de seize ans — n'était pas fâché de leur départ; il s'était jeté avec un soupir de satisfaction sur les doux coussins de sa couche brodée et demeurait là, les yeux fixes et la bouche grande ouverte, comme un faune ou comme un animal des forêts tout nouvellement capturé par les chasseurs.

Et vraiment c'étaient des chasseurs qui l'avaient trouvé; ils étaient tombés sur lui par hasard, tandis que nu, le chalumeau en main, il suivait le troupeau du pauvre chevrier qui l'avait élevé et dont il s'était toujours imaginé être le fils. Enfant de la fille unique du vieux roi, issu d'un secret mariage de celle-ci avec une personne fort au dessous

d'elle, — un étranger, disaient quelques-uns, qui, par le magique pouvoir de son luth, s'était fait aimer de la princesse, tandis que, d'après d'autres, il s'agissait d'un artiste de Rimini que la princesse avait accueilli avec honneur, peut-être avec trop d'honneur, et qui avait disparu soudain, laissant inachevée l'œuvre à laquelle il travaillait dans la cathédrale, — il avait, à peine âgé de huit jours, été enlevé à sa mère pendant qu'elle dormait et confié aux soins d'un paysan et de sa femme qui n'avaient pas d'enfants et vivaient dans un coin écarté de la forêt, à plus d'une journée de course de la ville. Le chagrin — la peste, à ce que déclara le médecin de la cour — ou, comme le suggérèrent certains, un actif poison italien administré dans une coupe de vin épicé, fit mourir, moins d'une heure après son réveil, la blanche princesse

qui l'avait mis au monde et, tandis que le messager sûr, qui portait l'enfant à l'arçon de sa selle, sautait à bas de son coursier fourbu et frappait à la rude porte du chevrier, le corps de la princesse était déposé au fond d'une fosse qui avait été creusée dans un cimetière abandonné, loin des portes de la ville, fosse où gisait également — disait-on — le cadavre d'un jeune homme étranger merveilleusement beau, dont les mains étaient liées derrière le dos avec une corde et dont la poitrine était percée de nombreuses et rouges blessures.

Telle était du moins l'histoire que l'on se racontait à l'oreille, tout bas. Ce qui est certain c'est que le vieux roi, à son lit de mort, poussé soit par le remords au souvenir de sa faute, soit par le simple désir d'empêcher que le royaume ne passât en mains étran-

---

gères, avait fait chercher le jeune garçon et, en présence du Conseil, l'avait reconnu pour son héritier.

Et il semble que, dès le moment de cette reconnaissance, il eût montré des indices de cette étrange passion pour la Beauté qui devait avoir une si grande influence sur toute sa vie. Ceux qui l'accompagnèrent dans la suite des appartements destinés à son usage parlèrent souvent de l'exclamation qui s'échappa de ses lèvres, lorsqu'il aperçut les vêtements délicats et les riches bijoux qui avaient été préparés pour lui et de la joie, presque sauvage, avec laquelle il s'était débarrassé de sa rude tunique de cuir et de son manteau grossier en peau de mouton. Parfois, certes, la belle vie libre des forêts lui manquait et il s'irritait de l'ennuyeux cérémonial de la cour qui occupait tant d'heu-



res de chaque jour ; mais le merveilleux palais — Joyeuse était son nom — dont il se trouvait maintenant le maître, lui apparaissait comme un nouveau monde de jouissances créé pour lui, et dès qu'il pouvait s'échapper du Conseil ou de la chambre d'audience, il se précipitait en bas du grand escalier aux lions de bronze doré et aux marches de porphyre éclatant, et circulait de salle en salle, de corridor en corridor, comme quelqu'un qui rechercherait dans la contemplation de choses belles un remède à ses maux, une sorte de réconfort pour sa convalescence.

Pendant ses voyages de découverte, comme il disait, et vraiment c'étaient pour lui de véritables voyages à travers un pays de merveilles, parfois l'accompagnaient les sveltes pages de la cour à la chevelure blonde, aux manteaux flottants, aux joyeux rubans volti-

---

geants ; mais le plus souvent il allait seul, sentant pour ainsi dire instinctivement, par une sorte de divination, que l'on apprend mieux les arcanes de l'Art en secret et que la Beauté, comme la Sagesse, aime l'adorateur solitaire.

A cette époque, on racontait de lui maintes histoires curieuses. On disait qu'un gros bourgmestre étant venu pour présenter une adresse très pompeuse au nom de ses administrés, l'avait surpris agenouillé dans une attitude de vénération devant un grand tableau envoyé de Venise et qui paraissait annoncer le culte de dieux nouveaux. Une autre fois il avait disparu pendant plusieurs heures et, après de longues recherches, on l'avait trouvé dans une petite chambre de la tourelle nord du château, contemplant, comme en extase, une pierre précieuse grecque qui re-

présentait Adonis. On l'avait vu — le bruit en courait — poser des baisers de feu sur le front de marbre d'une statue antique découverte dans le lit de la rivière lors de la construction du pont et qui portait comme inscription le nom de l'esclave bithynien d'Hadrien. Il avait passé une nuit entière à observer l'effet des rayons de la lune sur une image en argent d'Endymion.

Toutes choses rares et précieuses exerçaient vraiment une grande fascination sur lui et, dans son désir impérieux de s'en procurer, il avait envoyé à l'étranger, soit pour acheter de l'ambre aux rudes pêcheurs des mers du Nord, soit en Egypte pour rechercher cette curieuse turquoise verte que l'on trouve uniquement dans les tombes des rois et à laquelle on attribue des propriétés magiques, soit en Perse pour trouver des

soies et de la poterie, soit encore dans l'Inde, à l'effet d'acquérir des gazes, de l'ivoire, des pierres de lune, des bracelets de jade, du bois de santal, de l'émail bleu et des « shawls » de laine fine.

Mais ce qui l'avait préoccupé surtout, c'était la robe qu'il devait porter le jour de son couronnement, la robe en tissu d'or, et la couronne ornée de rubis et le sceptre avec ses rangées successives de perles. Et c'était à cela qu'il songeait ce soir, tandis qu'il était étendu sur sa couche magnifique, regardant la grande bûche de pin qui se consumait dans le foyer ouvert. Les dessins, exécutés par les plus fameux artistes du temps, lui en avaient été soumis déjà depuis plusieurs mois, et il avait donné ordre que l'on travaillât nuit et jour pour leur réalisation ; il fallait fouiller le monde entier pour trouver

les bijoux dignes d'être employés à l'œuvre. Il se voyait lui-même en pensée, debout au grand autel de la cathédrale, dans le superbe costume d'un roi ; un sourire se jouait et demeurait sur ses jeunes lèvres et éclairait ses yeux sombres comme la forêt.

Après quelques instants de méditation, il se leva de sa couche et, s'appuyant au manteau sculpté de la cheminée, il regarda autour de lui dans la demi-obscurité de la salle. Les murs étaient tendus de riches tapisseries représentant le triomphe de la Beauté. Une grande armoire, incrustée d'agates et de lapis-lazuli, emplissait un coin et, faisant face à la fenêtre, il y avait un petit cabinet curieusement ouvré, avec des panneaux de laque poudrés ou marquetés d'or, sur lequel étaient posés quelques fins gobelets en verre de Venise et une coupe d'onyx aux veines sombres.

Des pavots pâles étaient brodés sur la petite couverture en soie du lit, comme s'ils étaient tombés là d'une main alanguie de sommeil, et de grands roseaux en ivoire cannelé supportaient le baldaquin, au sommet duquel s'élevaient de grosses touffes de plumes d'autruche, blanches comme de l'écume, vers le pallide argent du plafond ciselé. Un Narcisse antique en bronze vert tenait au-dessus de sa tête un miroir poli. Sur la table il y avait une coupe basse en améthyste. Au dehors, il pouvait voir l'immense dôme de la cathédrale, apparaissant vaguement comme une grosse bulle au-dessus des maisons perdues dans l'ombre et les sentinelles lassées qui allaient et venaient sur la terrasse embrumée près de la rivière. Tout au loin, dans un verger, un rossignol chantait. Un léger parfum de jasmains pénétrait par la fenêtre ouverte. Il

disposa ses boucles brunes pour dégager son front et, prenant un luth, laissa ses doigts errer sur les cordes. Ses paupières se fermaient, alourdies, et une langueur étrange s'emparait de lui. Jamais auparavant il n'avait ressenti d'une façon aussi pénétrante et avec une joie aussi raffinée la magie et le mystère des choses belles.

Lorsque minuit se fit entendre dans la tour de l'horloge, il sonna et des pages entrèrent : ils le déshabillèrent en grande cérémonie, versèrent de l'eau de rose sur ses mains et répandirent des fleurs sur son oreiller. Peu après qu'ils eurent quitté la chambre, il était endormi.

\*

Et il eut un rêve. Et ce rêve fut tel :

Il pensait qu'il se trouvait dans une longue

et basse mansarde, parmi le ronronnement et le cliquetis de nombreux métiers. Une maigre apparence de jour pénétrait par les fenêtres grillées et lui faisait voir les figures décharnées des tisserands penchés sur leur travail. Des enfants pâles, à l'air maladif, étaient à croupetons sur les immenses poutres en forme de croix.

Quand les navettes étaient lancées à travers la chaîne, ils levaient les lourdes voliges et lorsque les navettes s'arrêtaient, ils laissaient retomber celles-ci et rassemblaient les fils. Leurs figures étaient amaigries par les souffrances de la faim et leurs mains toutes frêles tremblaient. Quelques femmes à l'œil hagard étaient assises à une table et cousaient. Une odeur horrible infectait toute la pièce. L'air était lourd et malsain ; l'humidité suintait des murailles.



Le jeune roi s'avança vers l'un des tisserands, s'arrêta près de lui et le regarda.

Et le tisserand leva vers lui des yeux irrités :

— Pourquoi m' observes-tu ? Es-tu un espion que notre maître a chargé de nous surveiller ?

— Qui est ton maître ? demanda le jeune roi.

— Notre maître, s'écria le tisserand d'un ton amer, c'est un homme tout comme moi-même. Mais, vraiment, il n'y a qu'une différence entre nous — c'est qu'il porte de fins habits, tandis que moi je suis en loques et, encore, que si je suis faible par manque de nourriture, lui, au contraire, souffre quelque peu de trop manger.

— Le pays jouit de la liberté, dit le jeune roi, et tu n'es l'esclave d'aucun homme.

— En guerre, répliqua le tisserand, le fort a raison du plus faible et dans l'état de paix le riche assujettit le pauvre. Nous devons travailler pour vivre et on nous donne des salaires si misérables que nous mourons. Nous peinons pour les maîtres tout le jour durant et eux entassent l'or dans leurs coffres; nos enfants s'évanouissent hors du monde avant leur temps et les faces de ceux que nous aimons deviennent dures et mauvaises. Nous foulons les raisins et un autre boit le vin. Nous semons le blé et notre table est vide. Nous portons des chaînes, bien qu'aucun œil ne les voie et sommes esclaves, quoiqu'on nous appelle hommes libres.

— En est-il de même pour tous ?

— Oui ; il en est de même pour tous, répondit le tisserand, pour les jeunes comme pour les vieux, aussi bien pour les

femmes que pour les hommes, pour les petits enfants et pour les vieillards courbés sous le poids des années. Les marchands nous oppriment et nous devons forcément obéir à leurs ordres. Le prêtre passe en disant son chapelet ; nul ne s'inquiète de notre sort. Par nos ruelles sans soleil se glisse la Pauvreté avec ses yeux de famine et le Péché avec sa face abrutie s'en vient immédiatement derrière elle. La Misère nous éveille le matin et la Honte s'assied auprès de nous le soir. Mais que te fait tout cela ? Tu n'es pas des nôtres, tu sembles trop heureux.

Et il se détourna d'un air farouche et lança la navette à travers le métier ; le jeune roi vit qu'il tissait des fils d'or.

Une grande terreur s'empara de lui et il dit au tisserand :

---

— Quelle robe es-tu donc en train de tisser ?

— C'est la robe pour le couronnement du jeune roi, répondit-il, mais quel intérêt cela a-t-il pour toi ?

Et le jeune roi poussa un cri et s'éveilla hélas ! dans sa chambre ; par la fenêtre il vit la grande lune couleur de miel suspendue dans le ciel sombre.

\*

Et il se rendormit et il eut un nouveau songe, et voici quel il fut :

Il s'imagina être couché sur le pont d'une immense galère mise en mouvement par les rames d'une centaine d'esclaves. Sur un tapis, à côté de lui, était installé le maître du bâtiment. Il était noir comme de l'ébène et

portait un turban de soie écarlate. De grands anneaux d'argent pendaient aux lobes épais de ses oreilles et dans ses mains il tenait une balance en ivoire.

Les esclaves étaient nus, à part un pagne loqueteux, et chaque homme était enchaîné à son voisin. Le soleil ardent tombait en plein sur eux ; les nègres montaient et descendaient le passavant et les cinglaient avec des fouets de cuir. Ils étendaient leurs maigres bras et tiraient sur les lourdes rames qui fendaient les flots. L'embrun flottait sur les lames.

Enfin, ils atteignirent une petite baie et se mirent à prendre des sondages. Une légère brise soufflait du rivage et couvrait le pont, ainsi que la grande voile latine, d'une mince poussière rouge. Trois Arabes montés sur des ânes sauvages s'avancèrent et jetèrent

des lances dans leur direction. Le maître de la galère prit un arc peint et atteignit l'un d'eux à la gorge. Il tomba lourdement dans les vagues du bord et ses compagnons s'enfuirent au galop. Une femme drapée d'une voile jaune les suivait lentement sur un chameau, se retournant de temps en temps vers le cadavre.

Dès qu'ils eurent jeté l'ancre et amené les voiles, les nègres s'en allèrent dans la cale et remontèrent avec une longue échelle de corde alourdie par un fort poids de plomb. Le maître de la galère la jeta par-dessus bord en prenant soin d'en fixer les extrémités au moyen de deux étançons de fer. Alors les nègres prirent le plus jeune des esclaves et le débarrassèrent de ses chaînes ; ils lui fermèrent soigneusement les narines et les oreilles avec de la cire et lui attachèrent à la

taille une pierre pesante. Il descendit péniblement l'échelle de corde et disparut dans la mer. Un léger bouillonnement se produisit à l'endroit où il avait plongé. Quelques esclaves regardaient avec curiosité par dessus le bastingage. A la proue de la galère était un charmeur de requins qui battait sur un tambour un rythme monotone.

Au bout de quelque temps, le plongeur ressortit de l'eau, et se cramponna tout pantelant à l'échelle, tenant dans sa main droite une perle. Les nègres se saisirent de la perle et renvoyèrent le plongeur. Les esclaves étaient assoupis lourdement sur leurs rames. Encore et encore le plongeur remonta, rapportant chaque fois une belle perle. Le maître de la galère les pesait et les mettait dans un petit sac de cuir vert.

Le jeune roi eût voulu parler, mais sa

langue lui semblait collée à son palais et ses lèvres se refusaient à tout mouvement. Les nègres bavardaient entre eux et se prirent de querelle au sujet d'un collier de perles éclatantes. Deux grues volaient et volaient autour du vaisseau.

Enfin, le plongeur remonta pour la dernière fois et la perle qu'il rapporta était plus belle que toutes les perles d'Ormuz, car elle avait la forme d'une pleine lune et elle était plus brillante que l'étoile du matin. Mais la face du plongeur était étrangement pâle, et tandis qu'il tombait sur le pont, le sang jaillit de ses narines et de ses oreilles. Il eut un court tressaillement, puis ce fut tout. Les nègres haussèrent les épaules et précipitèrent le cadavre dans les flots.

Le maître de la galère se mit à rire et s'avança pour prendre la perle : lorsqu'il la



vit, il l'appliqua contre son front et s'inclina :  
« Ce sera pour le sceptre du jeune roi. » Puis  
il fit signe aux nègres de lever l'ancre.

Et lorsque le jeune roi entendit cela, il  
poussa un cri et s'éveilla ; par la fenêtre il  
vit les longs doigts gris de l'aube cueillir,  
crispés, les étoiles fanées.

\*

Et il se rendormit et, encore, il rêva ; et  
son rêve fut celui-ci :

Il lui semblait qu'il se promenait dans la  
demi-obscurité d'un bois où étaient d'étranges  
fruits et de belles fleurs vénéneuses. Les  
serpents sifflaient vers lui et les perroquets  
aux brillants plumages voletaient en criant  
de branche en branche. D'immenses tor-  
tues étaient endormies dans le sable brûlant.

Les arbres portaient en foule des singes et des paons.

Il allait, il allait toujours, et bientôt il atteignit la lisière du bois. Et là il vit une vaste multitude d'hommes qui travaillaient dans le lit d'une rivière mise à sec. Ils grimpaient sur les roches comme des fourmis, ils creusaient des puits profonds dans le sol et y descendaient. Il y en avait qui fendaient les rocs avec de grandes haches ; d'autres fouillaient dans le sable. Ils arrachaient jusqu'aux racines les cactus et piétinaient les fleurs écarlates. C'était une activité incessante ; ils s'interpellaient, et aucun d'eux ne restait oisif.

D'une sombre caverne, la Mort et l'Avarice les observaient et la Mort dit :

— Je suis lasse ; donne-moi le tiers de ces hommes que je puisse m'en aller d'ici.

Mais l'Avarice fit un signe de tête :

— Ils sont mes serviteurs, répondit-elle.

Et la Mort lui dit :

— Qu'as-tu là dans la main ?

— J'ai trois grains de blé ; en quoi cela peut-il t'intéresser ?

— Donne-m'en un, cria la Mort, pour planter dans mon jardin, rien qu'un ; et puis je m'en irai.

— Je ne veux rien te donner, dit l'Avarice et elle cacha sa main dans les plis de ses vêtements.

Et la Mort se mit à rire, prit une coupe et la plongea dans une mare d'eau : de la coupe sortit la fièvre paludéenne. Elle traversa la grande multitude et un tiers des hommes tomba. Une brume froide la suivit et les serpents d'eau vinrent ramper à ses côtés.

Et lorsque l'Avarice vit que le tiers des

hommes était mort, elle se frappa la poitrine et se prit à pleurer ; elle frappa sa poitrine stérile et cria :

— Tu as détruit le tiers de mes serviteurs ; va-t'en ! La guerre est dans les monts de la Tartarie et les rois des deux armées t'appellent. Les Afghans ont abattu le bœuf noir et marchent au combat. Ils ont frappé de leurs lances leurs boucliers et ont mis leurs casques de fer. Qu'est-ce donc qui t'oblige à rester dans mon domaine ? Va-t'en, te dis-je, et ne reviens plus !

— Non, répliqua la Mort, tant que tu ne m'auras pas donné un grain de blé, je ne partirai pas.

Mais l'Avarice ferma sa main et répondit en serrant les dents :

— Tu n'auras rien !

Et la Mort se mit à rire et prit une pierre

noire qu'elle jeta dans la forêt : d'un fourré de ciguës sauvages sortit la grande Fièvre en robe de flammes. Elle passa parmi les hommes et tous ceux qu'elle toucha moururent. L'herbe se flétrissait sous ses pieds au fur et à mesure qu'elle avançait.

Et l'Avarice tressaillit et se couvrit la tête de cendres :

— Tu es cruelle, tu es cruelle ! La famine règne dans les cités de l'Inde et les citernes de Samarcande sont desséchées. La famine règne dans les cités de l'Égypte et les sauterelles sont arrivées du désert. Le Nil n'a pas débordé et les prêtres ont maudit Isis et Osiris. Va-t'en vers ceux qui ont besoin de toi et laisse-moi mes serviteurs !

— Non, répliqua la Mort, tant que tu ne m'auras pas donné un grain de blé, je ne m'en irai point.

— Je ne te donnerai rien, dit l'Avarice.

Et, de nouveau, la Mort eut un rire ; elle siffla dans ses doigts et une femme arriva en volant à travers l'espace. Sur son front était écrit : « JE SUIS LA PESTE » ; une foule de vautours décharnés tournoyait à ses côtés. Elle couvrit la vallée de ses ailes et il ne resta plus un homme en vie.

Et l'Avarice s'enfuit en poussant des cris perçants, dans la forêt ; tandis que la Mort sauta sur son cheval rouge et partit au galop, plus vite que le vent.

Et de la vase, à l'extrémité de la vallée, sortirent en rampant des dragons et d'horribles êtres squameux ; des chacals arrivèrent en trotinant sur le sable, levant leurs museaux pour humer la brise.

Et le jeune roi se mit à pleurer et dit :

— Quels étaient donc ces hommes et que cherchaient-ils ?

— Ils cherchaient des rubis pour la couronne d'un roi ! répondit quelqu'un qui se trouvait derrière lui.

Et le jeune roi tressaillit, se retourna et vit un homme habillé en pèlerin et tenant à la main un miroir d'argent.

Et il devint pâle et demanda :

— Pour quel roi ?

Et le pèlerin répondit :

— Regarde en ce miroir et tu le verras.

Il regarda dans le miroir et, voyant sa propre face, il jeta un grand cri ; l'éclatante lumière du soleil inondait la chambre et dans les arbres du jardin et de la plaisance les oiseaux chantaient.

Et le chambellan et les grands officiers de la cour entrèrent pour présenter leurs devoirs et les pages lui apportèrent la robe tissée d'or, et il dit aux seigneurs :

— Rempportez toutes ces choses, car je ne m'en servirai point.

Et les courtisans étaient stupéfaits ; quelques-uns se mirent à rire, croyant à une plaisanterie.

Mais il s'adressa de nouveau à eux, sévèrement, et dit :

— Rempportez toutes ces choses ; éloignez-les de mes regards. Quoique ce soit le jour de mon couronnement, je ne m'en servirai pas. Car sur le métier de la Douleur et par les pâles mains de la Souffrance cette robe, la mienne, a été tissée. Le sang est dans le cœur du rubis et la mort dans le cœur de la perle.

Et il leur raconta ses trois songes.

Et quand ils entendirent cela, les courtisans s'entre-regardèrent, en murmurant : « Sûrement il a perdu la tête, car un songe est-il



plus qu'un songe, une vision est-elle autre chose qu'une vision? Ce ne sont pas là des réalités auxquelles il faille prêter la moindre attention. Et que nous importe la vie de ceux qui travaillent pour nous! Ne boirons-nous du vin que quand nous aurons parlé avec le vigneron; ne mangerons-nous pas de pain avant d'avoir vu le semeur?

Et le chambellan, s'adressant au roi, lui dit:

— Je supplie Votre Majesté d'écarter ces sombres pensées et de revêtir cette belle robe, et de poser cette couronne sur sa tête. Car comment le peuple saura-t-il que vous êtes un roi si vous ne portez pas les attributs de votre dignité?

Et le jeune roi le regarda:

— Vraiment, interrogea-t-il, ne reconnaîtra-t-on en moi le roi que si je porte les attributs extérieurs de la royauté?

— Le peuple ne reconnaîtra point Votre Majesté, s'écria le chambellan.

— Je pensais qu'il y avait des hommes d'apparence royale, répondit-il, mais il se peut que ce que vous dites soit vrai. Et pourtant je ne veux point porter cette robe, je ne mettrai pas sur ma tête cette couronne ; mais je veux sortir de ce palais tel que j'y suis entré.

Et il leur donna congé, ne retenant auprès de lui, pour son service, qu'un jeune page, d'une année plus jeune que lui-même et qui lui servait de compagnon. Et après s'être baigné dans de l'eau fraîche, il ouvrit un grand coffre peint et en tira la tunique de cuir et le grossier manteau en peau de mouton qu'il portait lorsqu'il gardait sur la colline les chèvres hérissées du chevrier. Il les re-

vêtit et il prit à la main son rude bâton de berger.

Et le petit page ouvrait ses grands yeux bleus, tout stupéfait, et il lui dit en souriant :

— Votre Majesté, je vois la robe et le sceptre ; mais où est la couronne ?

Et le jeune roi cueillit une branche de rosier sauvage qui grimpait sur le balcon, la courba et en fit une petite couronne qu'il posa sur sa tête :

— Ce sera ma couronne, dit-il.

Et ainsi paré, il passa de sa chambre dans la grande salle, où les nobles l'attendaient.

Et les nobles s'éjouirent et quelques-uns dirent :

— Votre Majesté, le peuple attend son roi et il va voir un mendiant.

D'autres s'irritaient et disaient :

— Il fait honte à la cour ; il est indigne d'être notre maître !

Mais il ne leur répondit pas un mot, continua son chemin, descendit l'escalier d'éclatant porphyre, passa par les portes de bronze, monta sur son coursier et se dirigea vers la cathédrale, le petit page courant à ses côtés.

Et le peuple riait, disant : « C'est le fou du roi qui est là, à cheval », et il l'accablait de moqueries.

Et il arrêta son coursier, et dit :

— Non pas ; je suis le roi lui-même.

Et il raconta ses trois songes.

Un homme sortit de la foule, et s'adressant à lui d'un ton amer, lui dit :

— Votre Majesté ignore-t-elle que le luxe du riche c'est la vie pour le pauvre ? Les pompes royales nous empêchent de mourir ;

c'est par vos vices que nous avons du pain. Travailler pour un maître sévère, c'est dur ; mais n'avoir aucun maître pour lequel travailler est plus dur encore. Votre Majesté pense-t-elle que les corbeaux vont nous apporter à manger ? Du reste, s'inquiète-t-elle de pareilles choses ? Direz-vous à l'acheteur : « Tu achèteras pour autant », et au vendeur : « Tu vendras à tel prix » ? Je crois que non. Retournez donc au palais, revêtez la pourpre et le linge fin. Qu'avez-vous à faire avec nous et nos souffrances ?

— Les riches et les pauvres ne sont-ils point frères ? demanda le jeune roi.

— Sans doute, répliqua l'homme, et le nom du riche est Caïn.

Et les yeux du jeune roi s'emplirent de larmes et il continua sa route au milieu des

murmures de la foule ; le jeune page, pris de peur, l'abandonna.

Et lorsqu'il atteignit le grand portail de la cathédrale, les soldats croisèrent leurs halberdes et dirent : « Que viens-tu chercher ici ? Personne ne passe cette porte, si ce n'est le roi. »

Et sa face s'enflamma de colère et il leur dit : « Je suis le roi », écarta leurs halberdes et passa.

Et quand le vieil évêque le vit venir dans son accoutrement de chevrier, il se leva, stupéfait, de son trône, et, s'avançant à sa rencontre, lui dit :

— Mon fils, est-ce donc là l'appareil royal ? Avec quelle couronne vais-je te couronner ? Quel sceptre vais-je placer en ta main ? Certes, aujourd'hui devrait être pour toi un jour de joie et non pas un jour d'humiliation !

— La Joie portera-t-elle ce qu'ouvrira la Douleur ? dit le jeune roi.

Et il lui raconta ses trois songes.

Et quand l'évêque eut entendu cela, il fronça les sourcils et dit :

— Mon fils, je suis un vieillard et dans l'hiver de mes ans, et je sais qu'on fait beaucoup de males choses dans le vaste monde. Les féroces brigands descendent des montagnes et enlèvent les petits enfants pour les vendre aux Maures. Les lions se couchent sur le sable du désert pour attendre les caravanes et se précipitent d'un bond sur les chameaux. Le sanglier dévaste les moissons dans les vallées et les renards mangent les raisins sur la colline. Les pirates sèment l'effroi tout le long de la côte, brûlent les vaisseaux des pêcheurs et s'emparent de leurs filets. Dans les marais salants vivent les

lépreux ; ils ont des maisons de roseaux entrelacés et personne ne peut les approcher. Les mendiants s'en vont dans les cités et mangent leur nourriture avec les chiens. Peux-tu faire en sorte que tout cela ne soit pas ? Prendras-tu le lépreux à côté de toi dans ton lit ? Placeras-tu le mendiant à ta table ? Le lion se fera-t-il doux devant toi et le sanglier va-t-il obéir à ton ordre ? Le Très-Haut qui a créé la Misère n'est-il pas plus sage que toi-même ? C'est pourquoi je te prie de retourner à ton palais, de prendre un air joyeux et de revêtir le costume qui convient à un roi ; alors, avec la couronne d'or je te couronnerai et le sceptre orné de perles je le placerai dans ta main. Et pour ce qui est de tes songes, oublie-les ! Le fardeau de ce monde est trop grand pour un homme tout seul ; la



souffrance de l'univers est trop lourde pour un seul cœur !

— Et tu dis cela dans ce temple ! répliqua le jeune roi, et il s'avança, laissant de côté l'évêque, gravit les marches de l'autel et s'arrêta devant l'image du Christ.

Devant l'image du Christ il s'arrêta, et dans sa main droite, comme dans sa main gauche, il tenait de merveilleuses orfèvreries — le calice avec le vin jaune et le viatique avec les saintes huiles. Il s'agenouilla devant l'image du Christ ; les grands chandeliers jetaient des flammes éclatantes sur la châsse ornée de bijoux et la fumée de l'encens s'en allait en minces volutes bleues vers la voûte. Il courba la tête, dans une attitude de prière, et les prêtres avec leurs roides chasubles quittèrent un à un l'autel.

Et, soudain, un violent tumulte se fit

entendre dans la rue, au dehors ; et entrèrent les nobles, l'épée nue, panaches au vent, avec des boucliers d'acier poli.

— Où est donc ce forger de songes ? s'écriaient-ils. Où est ce roi accoutré comme un mendiant ? Où est ce jeune fou qui jette l'opprobre sur la cour ? Nous allons lui régler son compte, car il est indigne de régner sur nous !

Et le jeune roi courba la tête de nouveau et continua de prier et, quand sa prière fut finie, il se releva, se retourna, et les regarda d'un air triste.

Et voici qu'à travers les vitraux les rayons du soleil ruisselèrent sur lui et lui tissèrent une robe plus belle que la robe destinée à son couronnement. Et son bâton mort portait des fleurs, des lys plus blancs que des perles ; sur sa tête la branche desséchée revivait en

roses plus rouges que des rubis ! Plus blancs que les plus belles perles étaient les lys et leurs tiges étaient d'argent éclatant. Plus rouges que les plus beaux rubis étaient les roses et leurs feuilles étaient d'or battu.

Il était là, en costume de roi, et les panneaux de la châsse s'ouvrirent et du cristal de l'ostensoir rayonnant jaillit une merveilleuse et mystique clarté. Il était là, debout, en costume de roi, et la gloire de Dieu emplissait le temple, et les saints dans leurs niches sculptées semblaient prendre vie. Dans le superbe costume de roi il était là, et l'orgue faisait entendre sa grande musique, et les trompettes sonnaient, et les enfants de chœur chantaient.

Et le peuple tomba à genoux, saisi de crainte ; les nobles remirent l'épée au four-

---

reau et rendirent hommage au roi ; l'évêque devint pâle et ses mains tremblaient :

— Un plus puissant que moi t'a donné la couronne, s'écria-t-il, et il s'agenouilla devant lui.

Et le jeune roi descendit du grand autel et rentra au palais en traversant la foule. Mais nul dans cette foule n'osa regarder sa face, car elle était comme la face d'un ange.



**L'ANNIVERSAIRE DE L'INFANTE**



## L'ANNIVERSAIRE DE L'INFANTE

C'était le jour anniversaire de la naissance de l'Infante. Elle avait précisément douze ans et le soleil éclairait brillamment les jardins du palais.

Bien qu'elle fût une vraie Princesse et l'Infante d'Espagne, elle n'avait qu'un jour anniversaire par an, tout comme les autres enfants des pauvres gens, de sorte que c'était chose importante que le pays entier eût une belle journée à cette occasion. Et c'était vraiment une belle journée. Les sveltes



tulipes bigarrées se dressaient sur leurs tiges, comme de longues rangées de soldats, et défilait, de l'autre côté de la pelouse, les roses, disant : « Nous sommes aussi splendides que vous, maintenant ! » Les papillons pourpres voletaient çà et là avec de la poussière d'or à leurs ailes, visitant tour à tour chaque fleur ; les petits lézards se glissaient hors des crevasses de la muraille et se laissaient cuire dans la blanche lumière ; et les grenades se fendaient et craquaient par la chaleur, mettant à nu leurs cœurs rouges. Même les citrons jaune pâle, qui pendaient à foison sur les treillis en ruine et le long des sombres arcades, semblaient emprunter une couleur plus riche à l'éclat merveilleux du soleil, et les magnolias ouvraient leurs grandes fleurs d'ivoire en forme de globes et remplissaient l'air d'un lourd et doux parfum.

La petite Princesse elle-même allait et venait sur la terrasse avec ses compagnes et ses compagnons, et jouait à cache-cache autour des vases de pierre et des vieilles statues couvertes de mousses. Les jours ordinaires, il lui était permis seulement de jouer avec des enfants de son propre rang, de sorte qu'elle devait toujours jouer seule, mais le jour anniversaire de sa naissance constituait une exception, et le Roi avait donné des ordres pour qu'elle invitât toutes celles de ses jeunes amies, tous ceux de ses jeunes amis qu'elle désirait voir venir pour s'amuser avec elle. Il y avait chez ces sveltes enfants espagnols, tandis qu'ils folâtraient çà et là, une certaine grâce majestueuse, les garçons avec leurs grands chapeaux empanachés et leurs courts manteaux flottants, les filles relevant les traînes de leurs longues robes de brocart et

se garantissant les yeux de la vive clarté du soleil au moyen de vastes éventails noir et argent. Mais l'Infante était la plus gracieuse de toutes, et la mieux habillée, suivant la mode quelque peu encombrante du jour. Sa robe était de satin gris, le bord et les manches aux gros bouffants lourdement brodés d'argent, et le roide corsage tout garni de rangées de belles perles. Deux mules mignonnes, avec de grosses rosettes roses semblaient jeter un coup d'œil de dessous sa robe tandis qu'elle marchait. Rose et perle était son grand éventail de gaze, et, dans ses cheveux qui entouraient comme d'une roide auréole d'or pâle sa petite figure, elle avait une belle rose blanche.

D'une fenêtre du palais, le Roi, mélancolique, les regardait. Derrière lui se tenait son frère, Don Pedro d'Aragon, qu'il haïssait, et son

confesseur, le Grand Inquisiteur de Grenade, était à côté de lui. Plus triste encore que de coutume était le Roi, car, tandis qu'il contemplait l'Infante s'inclinant avec une gravité enfantine vers l'assemblée des courtisans, ou se moquant derrière son éventail de la revêche duchesse d'Albuquerque, qui toujours l'accompagnait, il songeait à la jeune Reine, sa mère, qui, bien peu de temps auparavant — à ce qu'il lui semblait — était arrivée du gai pays de France, et s'était flétrie dans la sombre splendeur de la cour d'Espagne, juste six mois après la naissance de son enfant, et avant d'avoir vu fleurir deux fois le verger ou cueilli deux fois les fruits du vieux figuier noueux qui se dressait dans la cour maintenant tout herbue. Si grand avait été son amour pour elle qu'il n'avait point permis à la tombe de la lui cacher à jamais. Elle avait

été embaumée par un médecin maure, qui, en récompense de ce service, avait reçu la vie sauve (car, pour hérésie, et soupçonné de pratiquer la magie, il avait été déjà livré, disait-on, au Saint-Office), et son corps était toujours couché au fond de sa bière tendue de tapisseries dans la chapelle de marbre noir du palais, tel que les moines l'y avaient transporté par ce jour venteux d'avril, environ douze années auparavant. Une fois par mois, le Roi, drapé dans un manteau sombre et avec une lanterne sourde à la main, allait à la chapelle et s'agenouillait à côté de la bière en s'écriant : « Mi reina ! Mi reina ! », et parfois rompant les formalités de l'étiquette qui en Espagne régit le moindre acte de la vie et pose des limites même à la douleur d'un roi, il agrippait, dans une folle agonie de désespoir, les pâles mains ornées de bijoux et

tentait de réveiller par ses baisers éperdus la froide face humide.

Aujourd'hui, il lui semblait la voir encore, telle qu'il l'avait vue la première fois au château de Fontainebleau, quand il n'avait que quinze ans, et qu'elle était plus jeune encore. Ils avaient été officiellement fiancés à cette occasion par le nonce du Pape en présence du roi de France et de toute la cour, et il était retourné à l'Escurial emportant avec lui une petite boucle de cheveux blonds et le souvenir de deux lèvres enfantines penchées pour baiser sa main, tandis qu'il entrait dans son carrosse. Plus tard avait suivi le mariage, hâtivement célébré à Burgos, une petite ville de la frontière entre les deux pays, et la joyeuse entrée à Madrid avec l'habituelle célébration de la grand'messe à l'église de La Atocha, et un auto-da-fé spécialement solen-

nel, pour lequel environ trois cents hérétiques, et parmi eux de nombreux Anglais, avaient été livrés au bras séculier aux fins d'être brûlés.

Certes, il l'avait aimée follement, pour la ruine, beaucoup le pensaient, de son pays qui disputait alors à l'Angleterre la possession de l'empire du Nouveau-Monde. Il lui avait à peine permis d'être jamais hors de la portée de ses regards ; pour elle, il avait oublié, ou semblait avoir oublié, toutes graves affaires d'Etat ; et, avec ce terrible aveuglement qu'apporte la passion chez ceux qu'elle soumet à sa loi, il n'avait pas remarqué que la complication du cérémonial par lequel il cherchait à lui plaire, ne faisait qu'aggraver l'étrange maladie dont elle souffrait. Quand elle décéda, il fut, pendant un instant, comme en proie à la folie. En vérité,

il n'est pas douteux qu'il aurait formellement abdiqué et se serait retiré dans le grand monastère des trappistes de Grenade, dont il était déjà le prieur en titre, n'eût été la crainte de laisser la petite Infante à la merci de son frère, dont la cruauté, même en Espagne, était notoire, et qui était soupçonné par nombre de personnes d'avoir causé la mort de la reine en lui offrant une paire de gants empoisonnés à l'occasion de sa visite à son château d'Aragon. Même après l'expiration des trois ans de deuil public, il avait fait proclamer dans toute l'étendue de ses domaines, par édit royal, défense à ses ministres de lui parler d'un nouveau mariage avec qui que ce fût, et lorsque l'Empereur en personne lui offrit la main de la belle archiduchesse de Bohême, sa nièce, il dit aux ambassadeurs de répondre à leur maître que le roi d'Es-



pagne était déjà uni à la Douleur, et que bien qu'elle fût stérile, il l'aimait mieux que la beauté ; réponse qui coûta à la couronne les riches provinces des Pays-Bas, lesquelles, à l'instigation de l'Empereur, bientôt après se révoltèrent contre lui, avec, comme chefs, quelques fanatiques de l'Eglise réformée.

Toute sa vie d'homme marié, avec ses joies fougueuses et ardentes, et la terrible agonie de sa fin subite, semblait lui revenir aujourd'hui tandis qu'il regardait l'Infante jouer sur la terrasse. Elle avait toute la pétulance de la Reine, la même façon déterminée de remuer la tête, la même courbure fière et belle de la bouche, le même sourire merveilleux — vrai sourire de France — en levant les yeux de temps en temps vers la fenêtre, ou en tendant sa petite main à baiser aux majestueux Grands d'Espagne. Mais le rire perçant des

enfants faisait mal à ses oreilles, l'impitoyable éclat du soleil semblait railler sa tristesse, et une vague odeur d'étranges épices, telles qu'en emploient les embaumeurs, paraissait — ou bien était-ce pure imagination? — toucher la claire atmosphère matinale. Il enfouit sa face dans ses mains, et lorsque l'Infante releva de nouveau les yeux vers la fenêtre, les rideaux avaient été tirés et le Roi avait disparu.

Elle fit une petite moue de désappointement, et haussa les épaules. Sûrement il aurait pu demeurer avec elle le jour anniversaire de sa naissance. Qu'importaient les stupides affaires d'Etat? Ou bien s'en était-il allé à cette lugubre chapelle, où les cierges ne cessaient jamais de brûler, et où on ne lui permettait pas d'entrer? Comme c'était sot de sa part alors que le soleil brillait si splendide-

ment, et que tout le monde était dans la joie ! Et puis, il allait manquer le simulacre de course de taureaux pour lequel la trompette sonnait déjà, sans parler de la représentation de marionnettes et de toutes les autres merveilles. Son oncle et le Grand Inquisiteur étaient beaucoup plus sensés. Ils étaient sortis sur la terrasse pour lui adresser de jolis compliments. Elle faisait aller sa fine tête et prenant Don Pedro par la main, elle descendit lentement les degrés vers un long pavillon de soie pourpre qui avait été érigé à l'extrémité du jardin, les autres enfants suivant, selon l'ordre de préséance, ceux qui avaient les noms les plus longs en tête.

\*

Une procession de jeunes petits nobles, fantastiquement habillés en toréadors, sortit

à sa rencontre, et le jeune comte de Tierra-Nueva, un merveilleusement beau garçon de quatorze ans environ, se découvrant avec toute la grâce innée d'un hidalgo et d'un grand d'Espagne, la conduisit solennellement vers une petite chaise d'or et d'ivoire disposée de façon à dominer l'arène. Les enfants se groupèrent tout autour, agitant leurs grands éventails et causant à voix basse, et Don Pedro et le Grand Inquisiteur se tenaient en riant à l'entrée. Même la Duchesse — la Camerera-Mayor ainsi qu'on l'appelait — une femme maigre, aux traits durs avec une fraise jaune, semblait n'être pas d'aussi méchante humeur que d'habitude, et l'on eût dit que quelque chose comme un glacial sourire passait sur son visage ridé et se jouait sur ses lèvres exsangues et minces.

Certainement c'était une merveilleuse

course de taureaux, bien plus belle, pensait l'Infante, que la vraie course de taureaux qu'on lui avait fait voir à Séville, à l'occasion de la visite du duc de Parme à son père. Quelques-uns des petits garçons évoluaient sur des chevaux d'enfants richement caparçonnés, brandissant de longues javelines où étaient attachés de joyeux flots de rubans aux couleurs vives ; d'autres allaient à pied, agitant leurs manteaux écarlates devant le taureau, et sautaient prestement par-dessus la barrière lorsqu'il les chargeait ; et quant au taureau lui-même, il était fait d'osier et de cuir tendu, et parfois s'obstinait à courir tout autour de l'arène sur ses pattes de derrière, ce à quoi nul taureau vivant n'eût jamais songé. Il se comporta magnifiquement aussi et les enfants s'animèrent au point qu'ils se mirent debout sur les banquettes et

agitèrent leurs mouchoirs de dentelles en criant : « Bravo, toro ! Bravo, toro ! » avec le même sérieux que des grandes personnes. A la fin cependant, après une lutte prolongée, au courant de laquelle plusieurs chevaux furent percés de part en part et leurs cavaliers désarçonnés, le jeune comte de Tierra-Nueva força le taureau à plier les genoux et ayant obtenu de l'Infante permission de donner le coup de grâce, il plongea son épée de bois dans le cou de l'animal avec une violence telle que la tête tomba d'une pièce, laissant à découvert la face riieuse du petit Monsieur de Lorraine, fils de l'ambassadeur de France à Madrid.

L'arène fut alors vidée au milieu des applaudissements et les cadavres des chevaux emportés solennellement par deux pages maures en livrées jaunes et noires, puis, après un

court interlude, pendant lequel un danseur français exécuta des tours sur la corde roide, des marionnettes italiennes firent leur apparition dans la tragédie semi-classique de *Sophonisbe* sur la scène d'un petit théâtre qui avait été élevé pour la circonstance. Ils jouaient si bien et leurs gestes avaient un tel naturel, que, à la fin de la pièce, les yeux de l'Infante étaient tout mouillés de larmes. En vérité, quelques-uns des enfants pleurèrent et on dut les calmer en leur donnant des sucreries ; le Grand Inquisiteur lui-même fut tellement impressionné qu'il ne put s'empêcher de dire à Don Pedro qu'il lui semblait intolérable que des personnages faits simplement de bois et de lin colorié, manœuvrant mécaniquement à l'aide de ficelles, pussent être si malheureux et exposés à de si terribles infortunes.

Vint ensuite un jongleur africain, qui portait un grand panier couvert d'undrap rouge ; il tira de son turban une curieuse flûte de roseau, dans laquelle il se mit à souffler. Bientôt après le drap commença à remuer et, comme la flûte donnait des sons de plus en plus aigus, deux serpents vert et or poussèrent leurs têtes étranges et se dressèrent lentement, se balançant de ci de là au rythme de la musique, comme une plante se balance dans l'eau. Les enfants, cependant, avaient quelque peu crainte de leurs têtes tachetées et de leurs langues rapides, et se sentirent beaucoup plus rassurés quand le jongleur fit sortir du sable de l'arène un minuscule oranger, qui porta immédiatement de belles fleurs blanches et de vrais fruits ; et lorsqu'il prit l'éventail de la petite fille de la marquise de Las Torres et le changea en un



oiseau bleu qui se mit à voleter tout autour du pavillon et à chanter, leur enthousiasme ne connut plus de bornes. Le solennel menuet, aussi, exécuté par les petits danseurs de l'église de Nuestra Senora Del Pilar, fut charmant. L'Infante n'avait encore jamais vu cette magnifique cérémonie qui a lieu chaque année en mai devant le grand autel de la Vierge, et en son honneur ; et en vérité aucun membre de la famille royale d'Espagne n'était plus entré dans la grande cathédrale de Saragosse depuis qu'un prêtre frappé de folie, que l'on supposait généralement avoir été à la solde d'Elisabeth d'Angleterre, avait tenté d'administrer une hostie empoisonnée au prince des Asturies. De sorte qu'elle ne connaissait que par ouï-dire la « Danse de Notre Dame la Vierge », comme on l'appelait, et vraiment c'était beau à voir. Les enfants por-

taient d'anciens costumes de cour en velours blanc, et leurs curieux tricornes étaient garnis d'argent et surmontés de grandes plumes d'autruche. L'éclatante blancheur de leurs costumes, tandis qu'ils évoluaient au soleil, se trouvait encore accentuée par leurs visages basanés et leurs longs cheveux noirs. Tout le monde était fasciné par la grave dignité de leurs danses aux figures compliquées, par la grâce raffinée de leurs gestes et leurs majestueuses révérences, et quand ils eurent fini leurs évolutions et abaissé leurs grands chapeaux empanachés vers l'Infante, celle-ci leur rendit leur salut avec beaucoup de courtoisie et fit vœu d'envoyer un beau cierge à Notre-Dame del Pilar à titre de remerciement pour le plaisir qu'elle lui avait donné.

De beaux Egyptiens — c'est ainsi que l'on dénommait les gypsies dans ce temps-là —

s'avancèrent ensuite dans l'arène, et s'installant en cercle, les jambes croisées par terre, se mirent à jouer doucement de la cithare, en faisant suivre à leurs corps le rythme de la musique, et en fredonnant, presque imperceptiblement, un air rêveur et lent. Lorsqu'ils aperçurent Don Pedro ils prirent un air renfrogné, et quelques-uns même semblèrent terrifiés, car à peu de semaines de là il avait fait pendre deux ou trois membres de leur tribu pour sorcellerie sur la place du marché à Séville; mais la jolie Infante les charma, rejetée en arrière, regardant par-dessus son éventail avec ses grands yeux bleus, et ils eurent l'impression pleine et entière qu'une créature si jolie ne pouvait jamais être cruelle pour personne au monde. Ils continuèrent donc à jouer doucement, touchant à peine les cordes des cithares avec leurs

grands ongles pointus, et leurs têtes commencèrent à vaciller comme s'ils allaient s'endormir. Tout à coup, avec un cri si perçant que tous les enfants sursautèrent et que la main de Don Pedro agrippa le pommeau d'agate de son poignard, ils se dressèrent d'un seul bond et dans une ronde folle firent le tour de l'arène en battant leurs tambourins, et chantant de sauvages chansons d'amour dans leur langue gutturale. Puis, à un autre signal, ils se jetèrent de nouveau sur le sol et y restèrent dans une immobilité complète ; le vague râclément des cithares rompait seul le silence. Après avoir répété cela plusieurs fois, ils disparurent un instant et revinrent conduisant par une chaîne un ours brun au poil rude et portant sur leurs épaules quelques petits singes de Barbarie. L'ours se tenait sur sa tête avec la plus parfaite gravité, et les

singes savants firent toute espèce de tours amusants avec les deux petits gypsies qui paraissaient être leurs maîtres, combattirent avec de minuscules sabres de bois, tirèrent le canon, et manœuvrèrent tout comme de vrais soldats de la garde du corps du Roi. En fait, les gypsies furent un grand succès.

Mais la plus drôle des réjouissances du matin fut sans conteste la danse du Nain. Quand il arriva cahin-caha dans l'arène, se dandinant sur ses jambes torses et balançant de côté et d'autre sa grosse tête difforme, les enfants partirent d'un éclat de rire général, et l'Infante elle-même fut prise d'un tel accès d'hilarité que la Camerera se crut obligée de lui rappeler que, bien qu'il y eût des précédents en Espagne, qu'une Reine eût pleuré devant ses égales, il n'en existait point pour autoriser une personne de sang royal à exhi-

ber tant de joie devant des personnes d'une naissance inférieure. Le Nain, cependant, était réellement tout à fait irrésistible, et même à la Cour d'Espagne, toujours réputée pour sa passion cultivée de l'horrible, on n'avait jamais vu de petit monstre fantastique à ce point. C'était sa première apparition, aussi. Il avait été découvert la veille seulement, courant sauvagement à travers les bois, par deux des seigneurs à qui il était arrivé de chasser dans une partie éloignée de la grande forêt de chênes-liège qui entourait la ville, et il avait été amené par eux au Palais à titre de surprise pour l'Infante, son père, un pauvre charbonnier, n'étant que trop heureux de se débarrasser d'un enfant aussi laid et aussi inutile. Peut-être ce qu'il y avait de plus amusant chez lui c'était la complète inconscience de son aspect grotesque. Vraiment

il semblait tout à fait heureux et d'excellente humeur. Quand les enfants riaient, il riait avec autant de liberté, avec autant de joie que n'importe lequel d'entre eux, et, à la fin de chaque danse, il faisait à chacun la plus cocasse des révérences, leur souriant, les saluant de la tête exactement comme s'il eût été l'un d'eux, et non un petit être contrefait que la nature, par quelque caprice, avait créé pour servir de jouet à la moquerie. Quant à l'Infante, elle le fascinait absolument. Il ne pouvait en détacher les yeux et semblait danser pour elle seule; et lorsque, à la fin de la représentation, se souvenant avoir vu les grandes dames de la Cour jeter des bouquets à Caffarelli, le fameux chanteur italien, que le Pape avait envoyé de sa propre chapelle à Madrid dans l'espoir de guérir la mélancolie du Roi par la douceur de sa voix, elle prit

dans ses cheveux la belle rose blanche, et moitié par jeu, moitié pour taquiner la Camerera, elle la lui jeta dans l'arène en lui adressant le plus charmant sourire, il prit la chose tout à fait au sérieux, et, appliquant la fleur contre ses rudes lèvres, il mit la main à son cœur, et tomba sur un genou devant elle, avec une grimace qui allait d'une oreille à l'autre, ses petits yeux étincelant de plaisir.

Ceci bouleversa tellement la gravité de l'Infante qu'elle riait encore longtemps après que le Nain eut quitté l'arène; elle exprima à son oncle le désir de voir recommencer la danse. La Camerera, cependant, sous le prétexte que le soleil était trop brûlant, décida qu'il valait mieux pour Son Altesse rentrer sans tarder au Palais, où un magnifique repas avait été déjà préparé pour elle, comportant aussi un



vrai gâteau d'anniversaire, avec ses initiales partout, en sucre de couleur, et un beau pavillon d'argent au sommet. En conséquence l'Infante se leva très dignement, et ayant donné des ordres pour que le petit Nain dansât de nouveau à son intention aussitôt après l'heure de la sieste, et fait part au jeune comte de la Tierra Nueva de ses remerciements pour sa charmante réception, elle s'en retourna à ses appartements, les enfants la suivant dans le même ordre qu'à leur entrée.

\*

Maintenant, quand le petit Nain apprit qu'il devait danser une seconde fois devant l'Infante, et sur son commandement exprès, il fut si fier qu'il s'enfuit dans le jardin, ne cessant de baiser la rose blanche en une ab-

surde extase de plaisir, et faisant les gestes plus bizarres et les plus grotesques.

Les fleurs étaient absolument indignées de cette insolente intrusion dans leur beau domaine, et lorsqu'elles virent qu'il courait ça et là par les chemins, en agitant d'une façon ridicule ses bras au-dessus de sa tête, elles ne purent se contenir davantage.

— Il est vraiment trop laid pour qu'on lui permette de jouer en n'importe quel endroit où nous nous trouvons, s'écrièrent les tulipes.

— Il devrait boire du jus de pavot, et s'en aller dormir pour un millier d'années, dirent les grands lys écarlates, et ils s'enflammaient de fureur.

— C'est une parfaite horreur ! vociféra le cactus. Comme il est difforme et grotesque, et comme sa tête est absolument hors de pro-

portion avec ses jambes ! Réellement je sens tous mes piquants se dresser, et s'il approche, gare à sa peau !

— Et il a vraiment dans sa main l'une de mes plus belles fleurs, s'exclama le rosier blanc. Je la donnai à l'Infante ce matin, moi-même, à titre de présent pour son anniversaire, et il la lui a volée.

Et le rosier se mit à crier : « Voleur, voleur, voleur ! » aussi haut qu'il put.

Même les rouges géraniums, qui n'ont pas l'habitude de se donner des airs, et qui étaient connus pour la pauvreté de leurs relations, prirent un air dégoûté lorsqu'ils l'aperçurent, et quand les violettes firent observer doucement que s'il était, certes, laid, fort laid, il n'y pouvait rien, les géraniums répliquèrent avec une bonne part de justice que c'était précisément son principal défaut, et qu'il n'y

avait aucune raison d'admirer une personne parce qu'elle était incurable ; et, vraiment, quelques-unes des violettes se dirent que la laideur du petit Nain était presque de l'ostentation, et qu'il eût fait preuve de meilleur goût en prenant un air triste, ou tout au moins pensif, au lieu de se livrer à des bonds de joie désordonnée, et de se déjeter en attitudes aussi grotesques et aussi sottes.

Quant au vieux cadran solaire, qui était une personnalité extrêmement remarquable, et avait jadis indiqué l'heure du jour à rien moins que l'Empereur Charles-Quint lui-même, il était si déconcerté par l'apparition du petit Nain, qu'il oublia presque de marquer deux pleines minutes de son long doigt d'ombre, et ne put s'empêcher de dire au grand Paon blanc qui se chauffait sur la balustrade, que chacun savait que les enfants

de rois sont rois et que les enfants de charbonniers sont charbonniers, et qu'il était absurde de prétendre le contraire ; affirmation dont le Paon reconnut la parfaite exactitude, en s'écriant : « Certainement, certainement ! » d'une voix tellement perçante que les poissons rouges qui vivaient dans le bassin d'où fusait le jet d'eau jaillissant poussèrent la tête hors de leur demeure et demandèrent aux grands tritons de pierre ce qui, pour l'amour du ciel, se passait.

Pourtant les oiseaux avaient de la sympathie pour lui. Ils l'avaient vu souvent dans la forêt, dansant çà et là comme un lutin après les feuilles tourbillonnantes, ou bien installé à croupetons dans le creux de quelque vieux chêne, partageant ses noisettes avec les écureuils. Ils ne s'occupaient pas le moins du monde de savoir s'il était beau ou laid. Le

rossignol lui-même, qui si suavement chantait dans le bosquet d'orangers, la nuit, que parfois la lune se penchait pour l'écouter, n'était pas tellement beau non plus ; et d'ailleurs, le Nain avait été bon pour eux, et durant cet hiver terrible, pendant lequel l'on ne trouvait plus de baies aux arbres, lorsque la terre était dure comme le fer, et que les loups étaient descendus jusqu'aux portes mêmes de la cité pour chercher à manger, il ne les avait pas une seule fois oubliés, mais leur avait toujours distribué des miettes de sa petite miche de pain noir, et partagé avec eux son repas, quelque pauvre qu'il fût.

Ils s'en vinrent donc voleter et virevolter autour de lui, frôlant sa joue de leurs ailes en passant, et bavardant entre eux ; et le petit Nain fut si ravi qu'il ne put se retenir de leur montrer la belle rose blanche et de leur con-

fier que c'était l'Infante elle-même qui la lui avait donnée parce qu'elle l'aimait.

Ils ne comprenaient pas un seul mot de ce qu'il disait, mais cela ne faisait rien, car ils penchaient la tête de côté en prenant un air grave, ce qui vaut tout autant que de comprendre une chose, et, certes, est beaucoup plus facile.

Les lézards aussi l'aimaient immensément, et quand il était las d'avoir couru de tous côtés et se jetait sur l'herbe pour goûter du repos, ils jouaient et venaient faire leurs toars près de lui, tâchant de l'amuser le mieux possible. « Tout le monde ne peut être aussi beau qu'un lézard », s'écriaient-ils, « ce serait trop espérer. Et, quoique cela semble étrange à dire, il n'est réellement pas tellement laid, après tout, pourvu, bien entendu, que l'on ferme les yeux et qu'on ne le regarde pas. »

Les lézards étaient extrêmement philosophes par nature, et souvent ils demeuraient des heures et des heures, tous ensemble, à méditer, quand il n'y avait rien d'autre à faire, ou que le temps était trop pluvieux pour sortir.

Les Fleurs, cependant, étaient extrêmement ennuyées de leur conduite et de celle des oiseaux : « Cela montre seulement, dirent-elles, le mauvais effet de tout ce vagabondage. Les gens bien élevés restent toujours à la même place, comme nous. Jamais on ne nous voit courir comme des folles par les chemins, ou galoper sauvagement à travers les pelouses pour poursuivre des libellules. Quand nous avons besoin de changer d'air, nous faisons venir le jardinier et il nous transporte dans un autre parterre. Voilà une digne façon de se conduire, et comme tout le monde devrait agir. Mais les oiseaux et les lézards n'ont pas



le sens du repos, et vraiment les oiseaux n'ont point même d'adresse fixe. Ce sont de simples vagabonds tout comme les gypsies et ils devraient être traités de la même façon. » Elles relevèrent donc le nez et prirent un air des plus hautains, et leur joie fut à son comble lorsque, peu après, elles virent le petit Nain quitter avec effort le gazon et traverser la terrasse pour regagner le palais. « On devrait certainement le tenir sous clef pour le restant des jours que la nature lui accorde », dirent-elles. « Voyez donc cette bosse sur son dos, et la torsion de ses jambes », et elles eurent un rire étouffé.

Mais le petit Nain ne savait rien de tout cela. Il aimait les oiseaux et les lézards immensément, et pensait que les fleurs étaient les créatures les plus merveilleuses du monde entier, sauf, naturellement, l'Infante, mais

aussi elle lui avait donné la belle rose blanche, et elle l'aimait, et cela faisait une grande différence. Comme il souhaitait d'être de nouveau avec elle ! Elle le placerait à sa droite, elle lui sourirait, et il ne la quitterait jamais, lui enseignant toutes sortes de tours amusants. Car, quoiqu'il n'eût jamais été dans un palais, il savait beaucoup de choses et des choses merveilleuses. Il fabriquait de petites cages de joncs pour les sauterelles chantantes, et façonnait le bambou aux nœuds espacés en chalumeaux tels que Pan aime à les entendre. Il connaissait le cri de tous les oiseaux, et pouvait appeler de la cime des arbres les sansonnets, ou de l'étang le héron. Il connaissait les voies de chaque animal, et pouvait suivre le lièvre à la piste, sur le vu de ses fines empreintes, et le sanglier en observant la foulée de sa course sur les feuil-

les. Il savait toutes les danses du vent, la folle danse en rouge de l'automne, la danse légère en sandales bleues sur les blés, la danse en blanches guirlandes de neige de l'hiver et la danse fleurie par les vergers au printemps. Il savait où les ramiers construisaient leurs nids, et un jour qu'un oiselleur avait pris au piège le père ou la mère, il avait élevé les jeunes lui-même, et avait édifié un petit colombier à leur intention dans le creux d'un orme-têtard. Ils étaient complètement apprivoisés et mangeaient dans sa main chaque matin. Elle les aimerait et aussi les lapins qui pul-lulaient parmi les hautes fougères, et les geais avec leur plumage bleu comme de l'acier et leurs becs noirs, et les hérissons qui pouvaient se rouler en boules couvertes de piquants, et les grandes et graves tortues qui circulaient lentement, en hochant la

tête et en mordillant les jeunes feuilles. Oui, certainement elle devait venir à la forêt, jouer avec lui. Il lui donnerait son propre petit lit et il veillerait jusqu'à l'aube, pour faire en sorte que le bétail cornu ne lui fit point de mal, ou que les loups décharnés ne vissent trop près de la hutte. Et à l'aube il frapperait légèrement aux volets pour la réveiller, et ils sortiraient et ils danseraient ensemble tout le long du jour. On ne sentait pas du tout la solitude dans la forêt. Parfois un évêque passait sur sa mule blanche, lisant dans un bréviaire à enluminures. Parfois avec leurs bonnets de velours vert et leurs jaquettes en peau de daim tannée, c'étaient des fauconniers, portant sur leurs poings les faucons chaperonnés. A la saison des vendanges arrivaient les fouteurs de raisins, avec leurs pieds et leurs mains pourpres, couronnés de lierre

luisant et portant des outres dégouttantes de vin ; et les charbonniers s'installaient en cercles autour de leurs immenses brasiers, à la nuit, regardant les bûches sèches se transformer lentement en charbon de bois, et cuisant des châtaignes dans la cendre : les brigands sortaient de leurs cavernes et venaient s'éjourner avec eux. Une fois aussi il avait vu une belle procession se dérouler sur la longue route poussiéreuse de Tolède. Les moines marchaient en avant, chantant doucement, et portant des bannières éclatantes et des croix d'or, et puis, en armures d'argent, avec des arquebuses et des piques, venaient les soldats, et au milieu d'eux marchaient pieds nus trois hommes, en robes jaunes très étranges couvertes entièrement de merveilleuses figures peintes et tenant à la main des cierges allumés. Certainement il

y avait beaucoup à voir dans la forêt, et quand l'Infante serait fatiguée il trouverait pour elle un tendre banc de mousse où il la porterait, dans ses bras, car il était très fort, sachant cependant qu'il n'était pas grand. Il lui ferait un collier de rouges baies de bryones qui seraient tout aussi jolies que les baies blanches qu'elle avait sur sa robe, et quand elles ne lui plairaient plus, elle n'aurait qu'à les jeter, et il lui en trouverait d'autres. Il lui apporterait des coupes de glands et des anémones toutes trempées de rosée, et de menus vers luisants qui brilleraient comme des étoiles dans l'or pâle de ses cheveux.

\*

Mais où était-elle ? Il interrogea la rose blanche et elle ne lui fit aucune réponse. Le

palais tout entier semblait endormi, et même là où les contrevents n'avaient pas été clos, on avait tiré de lourds rideaux sur les fenêtres pour écarter la lumière. Il circula de côté et d'autre, en vue de chercher par où entrer, et finalement il découvrit une petite porte particulière qui avait été laissée ouverte. Il se glissa par cette porte et se trouva dans une salle splendide, bien plus splendide encore, se dit-il avec effroi, que la forêt elle-même : il y avait énormément de dorures partout, et même le plancher était fait de grandes pierres colorées, qui figuraient par leur assemblage une sorte de figure géométrique. Mais la petite Infante n'était pas là, rien que de merveilleuses statues blanches qui le regardaient du haut de leurs piédestaux de jaspe, avec des yeux vides et tristes et sur leurs lèvres un étrange sourire.

A l'extrémité de la salle tombait un rideau de velours noir richement brodé, poudré de soleil, et d'étoiles, les emblèmes favoris du Roi, et de la couleur qu'il aimait le mieux. Peut-être était-elle cachée là-dedans ? Il allait s'en assurer, dans tous les cas.

Il marcha donc vers le rideau, qu'il tira. Non, il y avait là une autre chambre, seulement, mais plus belle encore, se dit-il, que celle qu'il venait de quitter. Les murs étaient tendus de vertes tapisseries d'Arras avec beaucoup de figures, représentant une chasse, l'œuvre de quelques artistes flamands qui avaient employé plus de sept ans à la composer. Cette chambre avait été autrefois la chambre de Jean le Fou, comme on l'appelait, ce roi dément qui avait une telle passion pour la chasse, que souvent il s'imaginait, dans son délire, chevaucher d'immenses cour-



siers se cabrant, et abattre le cerf sur lequel les grands chiens bondissaient, sonnait du cor et poignardant des apparitions de chevreuils en fuite. Elle était employée à présent comme chambre du Conseil, et sur la table du centre étaient déposés les rouges portefeuilles des ministres, avec les tulipes d'or d'Espagne, et les armes, emblèmes de la maison de Habsbourg.

Le petit Nain regardait émerveillé tout autour de lui et avait une demi-crainte d'aller plus loin. Les étranges cavaliers silencieux qui galopaient si vite dans les longues clairières, sans faire le moindre bruit, lui apparaissaient comme ces terribles fantômes dont il avait entendu parler par les charbonniers — les Comprachos, qui ne chassent que pendant la nuit, et qui, s'ils rencontrent un homme, le changent en biche et le poursui-

vent. Mais il songea à la jolie Infante, et reprit courage. Il voulait se trouver seul à seul avec elle, pour lui dire que lui aussi il l'aimait. Peut-être se trouvait-elle dans la chambre suivante.

Il courut sur la douceur des tapis mauresques et ouvrit la porte. Non! elle n'était pas là non plus. La chambre était absolument vide.

C'était la salle du trône, destinée à la réception des ambassadeurs étrangers, lorsque le roi, ce qui n'était plus arrivé que rarement depuis quelque temps, consentait à leur accorder une audience personnelle; la même salle dans laquelle, bien des années auparavant, avaient été introduits les envoyés d'Angleterre pour conclure les arrangements en vue du mariage de leur reine, alors l'une des souveraines catholiques de l'Europe, avec le fils aîné de l'Empereur. Les murs étaient

tendus de cuir de Cordoue doré et un lourd lustre d'argent, avec des branches pour supporter trois cents lumières, descendait du plafond blanc et noir. Sous un grand baldaquin de drap d'or, sur lequel les lions et les tours de Castille étaient brodés en perles, se dressait le trône lui-même, recouvert d'un riche drap de velours noir garni de tulipes d'argent. Sur la seconde marche du trône était placé l'agenouilloir de l'Infante, avec son coussin de drap d'argent, et au-dessous, juste à la limite du baldaquin, le siège pour le nonce du Pape, qui seul avait le droit de rester assis en présence du roi à l'occasion de n'importe quelle cérémonie publique, et dont le chapeau de cardinal, avec ses glands écarlates, se trouvait déposé en face sur un tabouret pourpre. A la muraille, faisant face au trône, était appendu un portrait demi-gran-

deur nature de Charles-Quint, en costume de chasse, avec un grand mastiff à son côté, et un portrait de Philippe II recevant les hommages des Pays-Bas occupait le centre de l'autre muraille. Entre les fenêtres se dressait un cabinet d'ébène, incrusté d'ivoire, sur lequel étaient gravés les personnages de la Danse Macabre de Holbein, par la main, disait-on, du fameux maître lui-même.

Mais le petit Nain ne se souciait aucunement de toute cette magnificence. Il n'aurait pas échangé sa rose pour toutes les perles du baldaquin, ni aucun pétale pour le trône lui-même. Ce qu'il voulait, c'était voir l'Infante avant qu'elle ne descendit au pavillon, et lui demander de s'en aller avec lui quand il aurait fini de danser. Ici, dans le palais, l'air était renfermé, lourd, mais dans la forêt le vent soufflait librement et le soleil, avec le tâton-

nement de ses mains d'or, écartait le mouvant frisselis des feuilles. Il y avait des fleurs aussi dans la forêt, pas aussi splendides, peut-être, que les fleurs du jardin, mais plus parfumées en tous cas ; des hyacinthes du premier printemps qui submergeaient d'une pourpre ondulante la fraîcheur des vallons et les tertres herbus ; de jaunes primevères qui se pelotonnaient en petits groupes autour des racines noueuses des chênes ; d'éclatantes célandines, des véroniques bleues, des iris lilas et or. Il y avait des chatons gris sur les noisetiers, et les digitales s'inclinaient sous le poids de leurs calices tachetés qu'encombraient les abeilles. Le marronnier avait ses pyramides de blanches étoiles et l'aubépine ses pallides lunes de beauté. Oui, sûrement elle viendrait s'il pouvait seulement la trouver ! Elle viendrait avec lui dans la belle forêt,

et tout le long du jour il danserait pour lui plaire. Un sourire illumina son regard à cette pensée, et il passa dans la chambre suivante.

De toutes les chambres celle-ci était la plus éclatante et la plus belle. Les murailles étaient couvertes de damas de Lucques à fleurs roses, parsemé d'oiseaux et de délicates fleurs d'argent; le mobilier était d'argent massif, festonné de guirlandes fleuries et de Cupidons se balançant; devant les deux grandes cheminées se dressaient de vastes écrans brodés de perroquets et de paons, et le dallage, qui était en onyx vert de mer, semblait se prolonger à l'infini. Et il n'était pas seul. Dans la demi-obscurité de la porte, à l'extrême bout de la chambre, il voyait une petite figure qui le regardait. Son cœur se prit à trembler, un cri de joie jaillit de ses lèvres, et il s'avança dans la lumière. Et comme il s'avancait, la

figure s'avança également : il la voyait en plein.

L'Infante ! C'était un monstre, le plus grotesque monstre qu'il eût jamais contemplé. Bâti, non pas comme tout le monde, mais avec une bosse, des jambes de travers, une tête immense et pendante, une crinière noire. Le petit Nain fronça le sourcil, le monstre également. Il rit, et le monstre rit avec lui, tenant ses mains le long du corps, exactement comme il les avait lui-même. Il fit une ironique révérence qui lui fut rendue. Il s'avança et la figure vint à sa rencontre, copiant chacun de ses pas, s'arrêtant lorsqu'il s'arrêtait. Il poussa un cri de joie et prit sa course en tendant la main, et la main du monstre toucha la sienne, et elle était froide comme glace. Il sentit la peur lui venir, eut un geste de défense, et le monstre tout aussi-

tôt l'imita. Il essaya d'aller de l'avant, mais quelque chose de doux et de dur en même temps l'arrêta. La face du monstre était maintenant contre la sienne, et semblait terrifiée. Brusquement il écarta les cheveux de ses yeux. Le monstre l'imita. Il frappa dans sa direction ; on lui rendit coup pour coup. Il prit un air dégoûté, le monstre lui fit de hideuses grimaces. Il se détourna ; le monstre aussi.

Qu'était-ce donc ? Il réfléchit un moment, et regarda tout autour de la chambre. C'était étrange, mais tout paraissait double dans cette invisible muraille d'eau claire. Oui, les tableaux, les couches. Le Faune endormi qui était couché dans l'alcôve près de la porte avait son double qui dormait, et la Vénus d'argent qui se dressait dans la lumière du soleil tendait les bras à une autre Vénus aussi belle qu'elle-même.



Etait-ce Echo ? Il avait un jour appelé Echo dans la vallée, et elle lui avait répondu mot pour mot. Pouvait-elle illusionner le regard de même que la voix ? Pouvait-elle donner naissance à un monde chimérique exactement semblable au monde réel ? Les ombres des choses pouvaient-elles avoir couleur, vie et mouvement ? Est-ce que... ?

Il tressaillit et pressant sur sa poitrine la belle rose blanche, il fit demi-tour et lui donna un baiser. Le monstre avait aussi une rose, exactement pareille, pétale pour pétale ! Il lui donnait les mêmes baisers et la pressait contre son cœur avec des gestes horribles.

La vérité se faisait jour en lui, le Nain poussa un sauvage cri de désespoir et tomba en sanglotant par terre. C'était donc lui l'être difforme et bossu, horrible à voir et grotesque. C'était lui-même le monstre et c'était

de lui que s'étaient moqués les enfants, et la petite princesse à l'amour de laquelle il avait cru, elle aussi n'avait fait que railler sa laideur, et s'éjouir de ses jambes torses. Pourquoi ne l'avait-on pas laissé dans la forêt, où il n'y avait pas de miroir pour lui révéler sa monstruosité ? Pourquoi son père ne l'avait-il pas mis à mort, plutôt que de le vendre pour sa honte ? Des larmes brûlantes coulaient le long de ses joues, et il mit en pièces la blanche rose. Le monstre en se débattant fit de même et éparpilla en l'air les délicats pétales. Il se vautrait par terre, et quand le nain leva les yeux vers lui, il le regarda avec un visage tordu par la douleur. Il s'éloigna en rampant, de crainte de le voir, et se couvrit les yeux de ses deux mains. Il se traîna comme quelque créature blessée, dans l'ombre, et resta là à gémir.

Et juste au même instant l'Infante elle-même arrivait avec ses compagnes et ses compagnons de jeu à la croisée ouverte, et quand ils aperçurent l'horrible petit Nain par terre, battant le plancher de ses mains crispées, avec des mouvements d'une exagération fantastique, ce fut une véritable explosion de rires, et tout le monde fit cercle pour le regarder.

— La danse était drôle, dit l'Infante, mais sa façon de jouer l'est encore davantage. En vérité, il est presque aussi bon que les marionnettes, sauf, bien entendu, le naturel qui lui manque.

Et elle agita son grand éventail, et applaudit.

Mais le petit Nain ne levait pas les yeux, ses sanglots devenaient de plus en plus faibles, et soudain il poussa un étrange soupir et porta

la main convulsivement à son côté. Puis il retomba en arrière pour ne plus bouger.

— Voilà qui est parfait, dit l'Infante, après une pause, mais maintenant il faut danser pour moi.

— Oui, s'écrièrent tous les enfants, il faut vous relever et danser, car vous êtes aussi malin que les singes de Barbarie et beaucoup plus drôle.

Mais le Nain ne répondait pas.

Et l'Infante se mit à frapper du pied, et appela son oncle, qui se promenait sur la terrasse avec le chambellan, lisant des dépêches arrivées à l'heure même de Mexico où le Saint Office venait d'être établi.

— Mon amusant petit nain boude ; il faut le réveiller et lui dire de danser pour moi.

Les deux hommes échangèrent un sourire et arrivèrent d'un pas indolent ; Don Pedro

se baissa et donna une petite tape au Nain sur la joue avec son gant brodé :

— Il faut danser, petit monstre. Il faut danser. L'Infante d'Espagne et des Indes veut qu'on l'amuse.

Mais le petit Nain ne bougeait pas.

— Qu'on aille chercher le maître fouetteur, dit Don Pedro d'un ton ennuyé, et il retourna sur la terrasse.

Mais le Chambellan prit un air grave, s'agenouilla aux côtés du petit Nain et posa la main sur son cœur. Et quelques moments après, il eut un haussement d'épaules et se releva : avec une profonde révérence à l'Infante, il lui dit :

— Mi bella Princesa, votre drôle de petit Nain jamais plus ne dansera. C'est fâcheux, car il est si laid qu'il aurait pu réussir à dérider le roi.

— Mais pourquoi donc ne dansera-t-il plus ? demanda l'Infante en riant.

— Parce que son cœur est brisé, répondit le Chambellan.

L'Infante fronça le sourcil et ses lèvres fines comme des feuilles de roses prirent une courbure de joli dédain.

— A l'avenir, que ceux qui viennent jouer avec moi n'aient pas de cœur s'écria-t-elle, et elle courut dans le jardin.



**LE PÊCHEUR ET SON ÂME**





## LE PÊCHEUR ET SON AME

Chaque soir, le jeune pêcheur partait sur la mer et jetait ses filets. Lorsque le vent soufflait de la terre, il ne prenait rien ou, avec la meilleure chance, fort peu de chose, car c'était un vent aigu, aux ailes noires, et de rudes vagues s'en allaient à sa rencontre. Mais quand le vent soufflait vers la terre, le poisson remontait des profondeurs et nageait dans les mailles de ses filets.

Chaque soir, le jeune pêcheur partait sur la mer et un soir son filet fut si lourd qu'il eut

toutes les peines du monde à le tirer dans son bateau. Et il se mit à rire, en se disant : « Sûrement j'ai dans mon filet tous les poissons de la mer, ou quelque monstre que je m'en vais exhiber comme une merveille, ou quelque horreur que désirera voir la Reine. » Et, réunissant toutes ses forces, il tira les grosses cordes si violemment que les veines de ses bras ressemblaient à des lignes d'émail bleu le long d'un vase de bronze. Il retirait maintenant les mailles plus petites et, au fur et à mesure, approchait le cercle des bouchons plats jusqu'à ce qu'enfin l'extrémité du filet apparut hors de l'eau.

Il ne s'y trouvait pas un seul poisson, ni aucun monstre ; mais rien qu'une petite sirène profondément endormie.

Sa chevelure était comme une humide toison d'or et chacun des cheveux de cette che-

velure comme un fil d'or fin dans une coupe de cristal. Son corps était blanc comme l'ivoire et sa queue était d'argent et de perle.

D'argent et de perle était sa queue et les vertes algues de la mer étaient roulées autour d'elle ; comme des coquilles étaient ses oreilles, et comme du corail ses lèvres. Les froides vagues éclaboussaient sa gorge froide et le sel étincelait à ses paupières.

Si belle elle était que le jeune pêcheur était émerveillé ; il avança la main, tira le filet tout contre lui et, se penchant en avant, il la saisit dans ses bras. A peine l'eut-il touchée qu'elle poussa un cri comme une mouette effrayée, s'éveilla, le regarda avec des yeux d'améthyste et essaya de s'échapper. Mais il la retint fortement, ne voulant pas la laisser partir.

Et quand elle vit qu'il n'y avait pas moyen

de se dégager de son étreinte, elle se mit à pleurer et dit :

— Je t'en supplie, laisse-moi m'en aller, car je suis la fille unique d'un roi ; mon père est âgé et seul.

Mais le jeune pêcheur répondit :

— Je ne te laisserai partir que si tu me fais une promesse : Chaque fois que je t'appellerai, tu viendras et tu chanteras pour moi, car les poissons se réjouissent d'entendre les filles de la mer, et de la sorte mes filets seront pleins.

— Tu me laisseras vraiment partir si je te fais cette promesse ? s'écria la sirène.

— Oui, en toute vérité, dit le jeune pêcheur.

Et alors elle lui fit la promesse qu'il demandait et prêta le serment habituel aux filles de la mer. Il relâcha l'étreinte de ses bras et elle

plongea dans les flots, encore toute tremblante de frayeur.

\*

Chaque soir le jeune pêcheur s'en allait sur la mer et appelait la sirène : elle se levait hors des flots et chantait pour lui. Tout autour d'elle nageaient les dauphins et les mouettes effarées tournoyaient au-dessus de sa tête.

Elle chantait un chant merveilleux. Elle célébrait les habitants de la mer qui s'en vont par troupeaux, de caverne en caverne, et qui portent leurs petits sur leurs épaules ; et les tritons qui ont de longues barbes vertes et des poitrines velues et qui soufflent dans des conques contournées quand passe le roi ; elle célébrait le palais royal entièrement construit en ambre, avec une toiture de pâle émeraude et un dallage de perles éclatantes ; elle célébrait les jardins de la mer où

les grands éventails filigranés du corail s'en vont au gré des flots tout le long du jour, où les poissons passent çà et là comme des oiseaux d'argent, où les anémones se cramponnent aux roches et les œillets bourgeonnent dans leurs dentelures jaunes de sable. Elle chantait les grandes baleines qui s'en viennent des mers septentrionales avec des glaçons aigus pendant à leurs fanons ; elle chantait les filles de la mer qui racontent de telles merveilles que les marchands doivent se boucher les oreilles avec de la cire pour ne pas les entendre, car ils se jetteraient à leur suite dans les vagues et seraient noyés ; elle chantait les galères naufragées avec leurs hautes mâtures et les mains gelées qui sont accrochées aux cordages, tandis que les maquereaux entrent et sortent par les sabords ; elle chantait les petites barnacles qui sont de si grandes voya-

geuses, qui s'attachent à la quille des vaisseaux et font le tour du monde ; elle racontait la vie des seiches qui habitent les falaises, étendent leurs larges bras noirs et peuvent faire venir la nuit quand elles le veulent. Elle célébrait le nautilus qui a un bateau à lui taillé dans une opale et qui porte une voile de soie ; elle célébrait les harpeurs de la mer qui charment le sommeil du grand Kraken ; les petits enfants qui chevauchent en riant les tortues à la glissante carapace ; les sirènes qui sont couchées dans la blanche écume et tendent les bras aux mariniers ; les lions de mer avec leurs crocs recourbés et les chevaux marins aux flottantes crinières.

Et, tandis qu'elle chantait, tous les thons arrivaient des profondeurs de la mer pour l'écouter, et le jeune pêcheur, les entourant de ses filets, s'en emparait ; il en trans-



perçait d'autres avec un harpon. Et quand son bateau était rempli, la sirène replongeait dans les vagues en lui souriant.

Cependant jamais elle n'approchait de lui au point qu'il eût pu la toucher. Souvent il l'appelait et la suppliait de venir plus près ; mais elle ne voulait point et, s'il faisait mine de vouloir se saisir d'elle, elle disparaissait dans la mer comme un phoque, et il ne la revoyait pas de toute la journée. De jour en jour, le son de sa voix réjouissait davantage son oreille. Si douce était cette voix qu'il oubliait ses filets et désapprenait son métier d'habile pêcheur. Avec leurs nageoires couleur vermillon et leurs yeux comme des boules d'or, les thons arrivaient par bancs entiers, mais il n'y faisait pas attention. Son harpon restait dans le bateau, inemployé, et ses paniers d'osier tressé étaient vides. Bouche bée,

les yeux troublés par l'admiration, il demeurait sans rien faire dans son bateau et écoutait, écoutait jusqu'à l'heure où les brumes de la mer s'en venaient l'entourer, où la lune voyageuse mettait ses rayons d'argent sur la belle couleur brune de ses membres.

Et un soir il appela la petite sirène et lui dit :

— Ma petite sirène, ma petite sirène, je t'aime. Accepte-moi pour époux, car je t'adore.

Mais elle secoua la tête et répondit :

— Tu as une âme humaine; si seulement tu voulais abandonner cette âme, je pourrais répondre à ton amour.

Et le jeune pêcheur se dit en lui-même :

— A quoi me sert donc mon âme? Je ne la vois pas; je ne puis la toucher; je ne la connais pas. Certainement, je vais m'en débarasser et alors quel ne sera point mon bonheur!

Et un cri de joie jaillit de ses lèvres ; il se dressa tout debout dans son bateau peint, tendit les bras à la sirène en s'écriant :

— J'abandonnerai mon âme ; tu m'épou-  
seras. Je serai à toi dans les profondeurs de  
la mer ; nous habiterons ensemble et tout ce  
que tu m'as décrit dans tes chants tu me le  
montreras, et tout ce que tu désireras je l'ac-  
complirai, et nos vies seront inséparables à  
jamais !

Et la petite sirène se mit à rire en se ca-  
chant la figure dans les mains.

— Mais comment me débarrasser de mon  
âme ? dit le jeune pêcheur. Enseigne-moi  
comment il faut m'y prendre et tout de suite  
ce sera fait !

— Hélas ! je l'ignore, répondit la petite  
sirène, les enfants de la mer n'ont point  
d'âme.

Et elle disparut dans les vagues en le regardant fixement.

\*

Le lendemain matin avant que le soleil eût dépassé de la hauteur d'une main le sommet de la colline, le jeune pêcheur s'en alla à la maison du prêtre et frappa trois fois à la porte.

Le novice regarda par le judas et, voyant qui c'était, fit jouer le loquet et dit :

— Entrez !

Et le jeune pêcheur passa le seuil, s'agenouilla sur les joncs odorants qui couvraient le sol et dit au prêtre en train de lire le livre saint :

— Mon père, je suis féru d'amour pour une fille de la mer et mon âme est cause que je ne puis atteindre à la réalisation de mes désirs. Dites-moi comment je puis me débar-

rasser de mon âme, car, en vérité, je n'en ai aucun besoin. A quoi me sert-elle ? Je ne puis la voir ; il m'est impossible de la toucher ; je ne la connais point.

Et le prêtre, se frappant la poitrine, répondit :

— Hélas ! hélas ! tu es fou ! N'aurais-tu pas mangé de quelque fruit empoisonné ? L'âme est tout ce qu'il y a de plus noble en l'homme ; c'est Dieu qui nous en a gratifiés pour que nous en fassions un digne usage. Nulle chose au monde n'est plus précieuse que l'âme humaine ; rien ne peut lui être égale. Elle vaut tout l'or de la terre ; elle surpasse tous les rubis des rois. C'est pourquoi, mon fils, ne songe plus à une telle folie, car c'est un impardonnable péché. Et quant aux filles de la mer, elles sont damnées et tous ceux qui ont commerce avec elles le sont aussi. Le peuple

de la mer est comme les animaux qui ne savent point distinguer le bien du mal et ce n'est pas pour ceux-là que Notre Seigneur est mort !

Les yeux du jeune pêcheur s'emplirent de larmes en entendant ces dures paroles du prêtre ; il se releva et lui répondit :

— Mon père, les faunes vivent heureux dans les forêts et sur les roches sont les tritons avec leurs harpes d'or rouge. Faites que je sois comme eux, je vous en supplie, car leurs jours sont fleuris de bonheur. Et quant à mon âme, de quel profit m'est-elle donc, si elle est l'obstacle entre moi et la créature que j'aime ?

— L'amour pour un être sans âme est bas, s'écria le prêtre en fronçant le sourcil ; viles et mauvaises sont les créatures païennes que la mansuétude de Dieu laisse errer à

travers le monde qu'il a créé. Damnés soient les faunes des forêts ! Damnés les chanteurs de la mer ! Je les ai entendus à la tombée de la nuit et ils ont tenté de me détourner de mes prières. Ils viennent frapper à ma fenêtre et rire. Ils me chuchotent à l'oreille les récits de leurs joies dangereuses. Ils me tentent de leurs séductions, et quand je voudrais prier, ils me font des grimaces. Ils sont damnés, je le dis : ils sont damnés. Pour eux, il n'y a ni enfer, ni ciel où ils loueront jamais le nom du Seigneur !

— Mon Père, fit le jeune pêcheur, vous ne savez point ce que vous dites. Un jour, j'ai pris dans mes filets la fille d'un roi. Elle est plus belle que l'étoile du matin et plus blanche que la lune. Pour posséder son corps je donnerais mon âme et pour avoir son amour je renoncerais au ciel. Répondez à ce

que je vous demande, et que je puisse m'en aller en paix!

— Arrière! Arrière! s'écria le prêtre, ta male fée est maudite et avec elle tu seras maudit.

Et, sans lui donner la bénédiction, il le chassa de sa demeure.

Et le jeune pêcheur descendit à la place du marché, allant lentement, la tête basse, comme quelqu'un qui est dans la peine.

Et quand les marchands le virent arriver, ils commencèrent à se parler entre eux à l'oreille, puis l'un d'eux s'avança à sa rencontre et, l'appelant par son nom, lui dit :

— Qu'as-tu à vendre ?

— J'ai à te vendre mon âme, répondit-il. Je t'en prie, achète-la moi, car je suis las de la garder. A quoi me sert-elle, mon âme ?



Je ne puis la voir ; il m'est impossible de la toucher ; je ne la connais pas.

Mais les marchands se moquèrent de lui.

— Que pourrions-nous faire avec l'âme d'un homme ? Cela ne vaut pas le sou le plus rogné. Vends-toi comme esclave, soit ; nous vêtirons, nous, le corps que tu nous vends de pourpre marine, nous passerons un anneau d'or à ton doigt, et tu deviendras le mignon de la grande reine. Mais ne nous entretiens pas de ton âme, car c'est de nul intérêt pour nous et cela ne peut nous servir en rien.

Et le jeune pêcheur se dit à part lui :

— Quelle chose étrange ! Le prêtre me dit que l'âme vaut tout l'or du monde et les marchands me disent qu'elle ne vaut pas le sou le plus rogné !

Et il quitta la place du marché pour s'en

# COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE

DE PARIS

Société Anonyme, Capital 150 millions de francs  
entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère | SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra

Président du Conseil d'Administration : M. MERCET, O. \*  
Directeur général, Administrateur : M. Alexis ROSTAND, O. \*

## OPÉRATIONS DU COMPTOIR NATIONAL

### Escompte

Le COMPTOIR NATIONAL escompte le papier de commerce sur Paris, la Province et l'Etranger.

Le COMPTOIR NATIONAL est le seul Etablissement français qui ait des Agences aux Indes Anglaises, en Australie, en Amérique, à Madagascar, et qui puisse délivrer, pour ces contrées, des lettres de crédit ou de recommandation auprès de ses propres Agences. Il a aussi des Succursales dans les principales villes de France, ainsi qu'à Londres, Liverpool, Manchester (Voir page 4).

### Recouvrements

Le COMPTOIR NATIONAL se charge de l'encaissement des effets sur Paris, la France, les Colonies et l'Etranger, à des conditions qui sont déterminées dans un tarif adressé à toute personne qui en fait la demande.

### Dépôts à Vue

Le COMPTOIR NATIONAL reçoit en compte de dépôt, des fonds qui sont constamment à la disposition des déposants. Il leur en sert un intérêt actuellement fixé à  $\frac{1}{2}$  %. Un carnet de chèques est délivré, sur sa demande, à chaque titulaire de compte.

### Dépôts à Échéance fixe

Le COMPTOIR NATIONAL reçoit des fonds à échéance fixe. L'intérêt de ces dépôts est actuellement fixé :

De 6 mois jusqu'à 1 an, 2 %	De 18 mois jusqu'à 2 ans 3 %
De 1 an jusqu'à 18 mois 2 1/2 %	A 2 ans et au delà. . . 3 1/2 %

Les bons sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant.

### Renseignements sur les Valeurs

Le COMPTOIR NATIONAL possède un service d'*Etudes financières* chargé spécialement d'étudier toutes les affaires industrielles, commerciales et financières, françaises et étrangères, cotées et non cotées, qui peuvent attirer l'attention des clients du COMPTOIR NATIONAL qui sont ainsi constamment renseignés sur l'origine et la marche des affaires qui les intéressent.

### Avances sur Titres

Le **COMPTOIR NATIONAL** consent des avances sur les Rentes Françaises et Etrangères, sur les Obligations de Chemins de fer, les valeurs émises par l'Etat, les villes, les départements, etc.

### Délivrance de Chèques, Envois d'Fonds

Le **COMPTOIR NATIONAL** délivre, contre provision préalable, des chèques ou des mandats sur la France ou l'Etranger.

Il se charge de transmettre des ordres de paiement par correspondance et par télégraphe.

### Prêts Hypothécaires Maritimes

Le **COMPTOIR NATIONAL** a organisé un service spécial pour les prêts hypothécaires sur navires français ou francisés. Les demandes de prêt peuvent être adressées indifféremment, au Siège social, ou à l'une quelconque des Agences du **COMPTOIR NATIONAL**, en France ou à l'Etranger.

### Location de Coffres-Forts

Le **COMPTOIR NATIONAL** met à la disposition du public, pour la garde des valeurs, papiers, bijoux, etc., des coffres-forts entiers ou des compartiments de coffres-forts, au Siège social, 14, rue Bergère, à la Succursale, 2, place de l'Opéra, à l'Agence A, 147, boulevard Saint-Germain, et dans les principales Agences.

### TARIF DE LOCATION

MODÈLES	DIMENSIONS			PRIX			
	Hauteur	Largeur	Profond.	Un Mois	Trois Mois	Six Mois	Un An
N° 1.....	0*25	0*25	0*50	5 »	»	25 »	49 »
N° 2.....	0*25	0*65	0*50	10 »	»	40 »	60 »
N° 3.....	0*65	0*65	0*55	15 »	»	50 »	100 »
N° 4.....	2*25	1*30	0*50	»	100 »	»	400 »
Coffre-fortentier							

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée à son gré par le locataire. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

Une serre spéciale est affectée aux caisses, malles, etc., pouvant contenir de l'argenterie, des objets précieux, dentelles, etc.

### Villes d'Eaux, Stations Balnéaires

Le **COMPTOIR NATIONAL** a des Agences dans les principales Villes d'Eaux : Nice, Cannes, Vichy, Dieppe, Trouville-Deauville, Dax, Royat, le Mont-Dore, Bagnères-de-Luchon ; de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

Un service d'informations télégraphiques les tient continuellement au courant des nouvelles politiques et financières.

### Ordres de Bourse.

Le COMPTOIR NATIONAL se charge d'exécuter *gratuitement*, c'est-à-dire sur simple remboursement des frais réclamés par les Agents de change, les ordres de Bourse que ses clients lui adressent et dont la *couverture lui est faite*. Il se charge de l'exécution des ordres d'achats et de ventes sur toutes les autres places en France et à l'Etranger, moyennant commission et frais de transport des titres.

### Valeurs de Placement

Le COMPTOIR NATIONAL délivre sur simple demande et *sans aucuns frais* des Obligations des Chemins de fer de Paris-Lyon-Méditerranée, de l'Est, d'Orléans, du Midi, aux mêmes cours que ceux auxquels les délivrent les Compagnies elles-mêmes.

Il délivre immédiatement à ses guichets les Obligations Ville de Paris, du Crédit Foncier, etc.

### Dépôt de Titres

Le COMPTOIR NATIONAL reçoit en dépôt les titres de toute nature, français ou étrangers, nominatifs ou au porteur, contre un très modique droit de garde. Les Actions et Parts de Fondateur du COMPTOIR NATIONAL sont exemptées du droit de garde.

Les titres déposés au COMPTOIR NATIONAL peuvent être retirés de 2 heures à 4 heures, le jour même de la demande du retrait.

### Dépôts de Titres dans les Agences

Le COMPTOIR NATIONAL reçoit également en dépôt dans ses Agences Etrangères, à Londres notamment, les titres et valeurs qu'on peut avoir hors de France. — Les Agences, *organisées pour recevoir les dépôts de titres*, encaissent les coupons, dont le montant est payé, sur la demande des déposants, dans l'un des sièges du COMPTOIR NATIONAL, en France ou à l'Etranger.

### Garanties

#### contre les Risques de Remboursement des Titres au pair

Le COMPTOIR NATIONAL se charge de garantir contre les risques de remboursement, les titres cotés au-dessus du pair. Une Notice contenant les différentes natures de valeurs auxquelles le COMPTOIR NATIONAL peut donner cette garantie est envoyée sur demande.

### Lettres de Crédit pour Voyages

Le COMPTOIR NATIONAL délivre des lettres de crédit sur tous pays, ainsi que des lettres de crédit circulaires payables dans le monde entier.

Le COMPTOIR NATIONAL a organisé à sa Succursale, 2, place de l'Opéra (rez-de-chaussée), un service spécial pour les Voyageurs et le paiement des lettres de crédit émises sur ses Caisses (salons de lecture et de correspondance, service de réception des lettres des accrédités, cabine téléphonique, boîte postale, etc.).

## SUCCURSALE, BUREAUX & AGENCES

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris,

### Bureaux de Quartier dans Paris

<b>A</b> - Boulevard St-Germain, 147	<b>M</b> - Av. Kléber (Passy), 87
<b>B</b> - Rue de Rivoli, 108	<b>N</b> - Avenue Mac-Mahon, 35
<b>C</b> - Quai de la Rapée, 2	<b>O</b> - Boul. Montparnasse, 71
<b>D</b> - Rue Rambuteau, 11	<b>P</b> - Faubourg St-Antoine, 27
<b>E</b> - Rue Turbigo, 16	<b>R</b> - Boulevard Saint-Michel, 53
<b>F</b> - Place de la République, 21	<b>S</b> - Rue Pascal, 2
<b>G</b> - Rue de Flandre, 24	<b>T</b> - Avenue de Villiers, 1
<b>H</b> - Rue du 4-Septembre, 2	<b>U</b> - Avenue des Champs-Élysées, 49
<b>I</b> - Boulevard Magenta, 84	<b>V</b> - Avenue d'Orléans, 85
<b>K</b> - Boul. Richard-Lenoir, 92	<b>X</b> - Rue du Commerce, 69 (Grenelle)
<b>L</b> - Rue de Clichy, 86	<b>Y</b> - Faubourg Saint-Honoré, 124

### Bureaux de Banlieue

ENGIEN-LES-BAINS, 47, Grande-Rue | LEVALLOIS-PERRET, 3, Place de la République  
 ASNIÈRES, 8, rue de Paris | CHARENTON, 50, rue de Paris  
 NEUILLY-SUR-SEINE, 92, Avenue de Neuilly.

### Agences en France

Abbeville	Castres	Issoire	Périgueux
Agen	Cavaillon	Jarnac	Perpignan
Aix-en-Provence	Cette	Lézignan	Reims
Alais	Chagny	Libourne	Remiremont
Amiens	Chalon-s-Saône	Lille	Roanne
Angoulême	Châteaurenard	Limoges	Roubaix
Arles	Clermont-Ferrand	Lyon	Rouen
Avignon	Cognac	Manosque	Royat
Bagnères-de-Luchon	Condé-s-Noireau	Mans (le)	Saint-Chamond
Bagnols-s-Cèze	Dax	Marseille	Saint-Dié
Beaucaire	Dieppe	Mazamet	Saint-Etienne
Beaune	Dijon	Mont-de-Marsan	Salon
Belfort	Dunkerque	Mont-Dore (le)	Toulouse
Bergerac	Elbeuf	Montpellier	Tourcoing
Béziers	Epinal	Nancy	Trouville-Deauville
Bordeaux	Ferté-Macé (la)	Nantes	Vichy
Bourboule (la)	Firminy	Narbonne	Villefranche-s-Saône
Caen	Flers	Nice	Villeneuve-s-Lot
Calais	Fray	Nîmes	Vire
Cannes	Havre (le)	Orange	
Carcassonne	Hazebrouck	Orléans	

### Agences à l'Étranger

Londres	Melbourne	Tunis	Majunga
Liverpool	Sydney	Sousse	Tamatave
Manchester	San-Francisco	Sfax	Tananarive
Bombay	New-Orléans	Gabès	Diégo-Snarez
Calcutta		Tanger	

aller sur le rivage de la mer, et réfléchir à ce qu'il fallait faire.

\*

Et à midi il se souvint qu'un de ses camarades, un de ceux qui récoltent des christes marines, lui avait parlé d'une jeune sorcière habitant une grotte à l'entrée de la baie, qui était fort experte en sortilèges. Son parti fut pris et il se mit à courir, tellement était intense son désir de quitter son âme, et un nuage de poussière suivait sa course sur le sable du rivage. Par la démangeaison qu'elle ressentit à la paume de la main, la jeune sorcière se rendit compte de son arrivée ; elle se mit à rire et laissa retomber la masse de ses cheveux d'or rouge. Et avec cette chevelure d'or rouge flottant autour d'elle, elle s'assit à l'entrée de la grotte : elle tenait dans sa main une branche de ciguë sauvage qui était en fleurs.

— Que te faut-il ? que te faut-il ? s'écria-t-elle, tandis qu'il arrivait tout haletant sur l'escarpement et s'inclinait devant elle. Du poisson dans tes filets, quand le vent est mauvais ? J'ai un petit chalumeau : lorsque je souffle dedans, le mulet se précipite en masse dans la baie. Mais cela vaut gros, mon joli garçon, cela vaut gros ! Que te faut-il ? que te faut-il ? Une tempête pour engloutir les vaisseaux et faire apporter au rivage par la vague méchante des coffres emplis de riches trésors ? Je puis soulever plus de tempêtes que le vent, car celui que je sers est plus puissant que lui : avec un crible et unseau d'eau, je puis envoyer les grandes galères tout au fond de la mer. Mais cela vaut gros, mon joli garçon. Que te faut-il ? que te faut-il ? Je sais une fleur qui croît dans la vallée ; personne ne la connaît, à part moi. Elle a des

feuilles pourpres et une étoile dans le cœur ;  
il en sort un jus blanc comme du lait. Si tu  
touchais seulement avec cette fleur les  
dures lèvres de la reine, elle te suivrait à tra-  
vers le monde. Elle quitterait le lit du roi et  
par l'univers entier elle irait avec toi. Et cela  
vaut gros, mon joli garçon, cela vaut gros !  
Que te faut-il ? que te faut-il ? Je puis piler  
un crapaud dans un mortier et en faire un  
liquide, que j'agite avec la main d'un mort.  
Asperge avec ce liquide ton ennemi pendant  
son sommeil, et il sera changé en vipère noire  
et sa propre mère le tuera. Avec une roue je  
puis faire descendre la lune et dans un miroir  
de cristal je puis te montrer la mort. Que te  
faut-il ? que te faut-il ? Dis-moi ce que tu  
désires et je te le donnerai ; mais il faudra  
me payer un bon prix, mon petit garçon, il  
faudra me payer un bon prix !



— Mon désir n'est pas bien difficile à contenter, dit le jeune pêcheur, et pourtant le prêtre s'est emporté contre moi et m'a chassé. Il ne me faut qu'une toute petite chose, et cependant les marchands se sont moqués de moi et m'ont répondu par un refus. C'est pourquoi je suis venu à toi, bien que les hommes t'appellent la Maudite, et quel que soit ton prix, je le payerai.

— Que veux-tu dire ? demanda la sorcière en s'approchant.

— Je voudrais que mon âme s'en allât de mon corps, répondit le jeune pêcheur.

La sorcière devint pâle, tressaillit et se cacha la face dans son manteau bleu.

— Joli garçon, joli garçon, c'est bien terrible ce que tu demandes !

Il secoua ses boucles brunes, en riant.

— Mon âme ne m'est rien, répliqua-t-il,

je ne puis la voir ; il m'est impossible de la toucher ; je ne la connais pas.

— Combien me payeras-tu si je te dis ce qu'il faut faire ? interrogea la sorcière, en abaissant vers lui le regard de ses beaux yeux.

— Cinq pièces d'or, dit-il, et mes filets, et la maison en joncs tressés où je demeure, et le bateau peint dont je me sers. Mais dis-moi comment je dois faire pour me débarrasser de mon âme, je t'en prie, et je te donnerai tout ce que je possède.

Elle eut un rire moqueur et le frappa avec la branche de ciguë.

— Je puis changer en or les feuilles de l'automne, répondit-elle, et si je voulais il me serait possible de tresser comme un fil d'argent les rayons de la lune. Celui que je sers est plus riche que tous les rois de la terre avec leurs domaines.

— Que te donnerai-je donc, s'écria-t-il, si tu ne veux ni or ni argent ?

La sorcière toucha de sa maigre main blanche la chevelure du jeune pêcheur :

— Il faut que tu dances avec moi, joli garçon, murmura-t-elle, et elle avait un sourire en lui parlant.

— Rien que cela ! s'écria le jeune pêcheur, tout étonné, et il se releva.

— Rien que cela ! répondit-elle, et elle sourit de nouveau.

— Eh bien ! au coucher du soleil nous nous retrouverons dans quelque endroit écarté et nous danserons ensemble, dit-il, et après que nous aurons dansé, tu me diras ce que je désire savoir.

Elle fit un signe de tête :

— Quand la lune donnera en plein, quand la lune donnera en plein, murmura-t-elle,

et elle regarda attentivement autour d'elle et écouta.

Un oiseau bleu s'envola de son nid en criant et s'en alla en tournoyant par-dessus les dunes ; trois oiseaux au plumage tacheté s'agitèrent dans les rudes herbes vertes et eurent un sifflement communicatif. On n'entendait rien d'autre, à part le bruit d'une vague qui roulait les petits cailloux au-dessous d'eux sur la plage. La sorcière étendit le bras, attira contre elle le jeune pêcheur et posa contre son oreille ses lèvres sèches.

— Ce soir, il faut que tu te trouves au sommet de la montagne, fit-elle à mi-voix, il faut que tu viennes au sabbat : IL sera là.

Le jeune pêcheur tressaillit et la regarda ; elle se mit à rire en découvrant des dents blanches.

— Qui est celui dont tu parles ? demanda-t-il ?

— Il t'importe peu, répondit-elle. Viens ce soir ; tiens-toi sous les branches du charme et attends ma venue. Si un chien noir court sur toi, frappe-le avec une baguette de saule et il s'en ira. Si un hibou te parle, ne réponds pas. Quand la lune éclairera en plein, je te rejoindrai et sur l'herbe, ensemble, nous danserons.

— Mais jure-moi que tu me diras comment je puis me débarrasser de mon âme !

Elle sortit de la grotte vers la lumière du jour ; à travers sa rousse chevelure passait le vent.

— Par les sabots du bouc, je le jure ! répondit-elle.

— Tu es la meilleure des sorcières, s'écria le jeune pêcheur, et certainement je danserai avec toi sur le sommet de la montagne. J'eusse préféré t'entendre me deman-

der de l'or ou de l'argent; mais tu auras ce que tu as demandé : c'est peu de chose, du reste.

Et il ôta son bonnet pour la saluer, s'inclina profondément, puis s'enfuit vers la ville, où il s'en revint le cœur empli de joie.

Et la sorcière le regardait s'en aller et lorsqu'il fut hors de vue, elle rentra dans sa grotte, prit dans une boîte en bois de cèdre un miroir, le plaça sur un cadre et brûla devant lui de la verveine sur un feu de charbon de bois, regardant attentivement à travers la fumée tourbillonnante. Et, après quelques instants, elle eut un geste de colère et ses mains se crispèrent :

— Il aurait dû être à moi, murmura-t-elle, je suis son égale en beauté !

\*

Et ce soir-là, quand la lune se fut levée, le jeune pêcheur escalada la montagne et attendit sous

les branches du charme. Comme un bouclier de métal poli, la mer s'étalait à ses pieds et les ombres des bateaux de pêche se mouvaient dans la petite baie. Un grand hibou, avec des yeux d'un jaune sulfureux, l'appela par son nom ; mais il ne répondit pas. Un chien noir s'élança vers lui en grognant. Il le frappa avec une baguette de saule et le chien s'en alla tout plaintif.

A minuit arrivèrent les sorcières, volant à travers l'air comme des chauves-souris. « Hou ! criaient-elles en touchant le sol ; il y a là quelqu'un que nous ne connaissons point ! » et elles humaient le vent et chuchotaient entre elles, en se faisant des signes. La dernière de toutes vint la jeune sorcière avec sa chevelure rousse flottant derrière elle. Elle portait un costume en tissu d'or brodé d'yeux de paon et un petit bonnet en velours vert

était posé sur sa tête. « Où est-il ? où est-il ? » clamèrent les sorcières, quand elles aperçurent leur compagne ; mais elle se contenta de rire, courut dans la direction de l'arbre, prit le jeune pêcheur par la main, le conduisit dans la clarté de la lune, et commença à danser.

Ils faisaient des tours et des tours, et la jeune sorcière sautait si haut que son danseur pouvait voir les talons écarlates de ses chaussures. Puis, en plein milieu des danseurs, on entendait le galop d'un cheval sans qu'on en pût voir aucun : et le jeune pêcheur se sentait envahi par l'effroi. « Plus vite ! » criait la sorcière, et elle jetait ses bras autour de son cou et il sentait son haleine toute chaude sur sa figure. « Plus vite ! plus vite ! » s'écriait-elle, et la terre semblait tourner sous les pieds du danseur ;



son cerveau commençait à se troubler, et une immense terreur s'emparait de lui, comme si quelque créature mauvaise l'eût regardé. A la fin, il eut l'impression très nette que, dans l'ombre des roches, là, une face le considérait, qu'il n'avait pas encore aperçue.

C'était un homme vêtu de velours noir et son costume était de coupe espagnole. Sa figure était étrangement pâle; ses lèvres ressemblaient à une orgueilleuse fleur rouge. Il paraissait las et était assis, incliné en arrière, et jouant d'un air insouciant avec le pommeau d'un poignard. Sur l'herbe, à côté de lui, était un chapeau empanaché et une paire de gants de cheval lacés avec un fil d'or et sur lesquels étaient cousues des perles formant une curieuse devise. Un court manteau doublé de martre pendait de ses épaules, et il portait à ses mains fines et

blanches des bagues précieuses. De lourdes paupières se gonflaient au-dessous de ses yeux.

Le jeune pêcheur le fixait, comme sous l'influence d'un charme. A la fin, leurs yeux se rencontrèrent, et, tandis qu'il continuait à danser, il lui semblait sentir sur lui le regard de cet homme. Il entendit la sorcière rire, il la saisit par la taille et la fit tourner follement, plus vite et encore plus vite.

Soudain un chien aboya dans le bois; les danseuses s'arrêtèrent et, s'avancant deux par deux, s'agenouillèrent devant l'homme et lui baisèrent les mains. En recevant cet hommage, un léger sourire éclairait ses lèvres fières, de même que les ailes d'un oiseau font sourire l'eau qu'elles effleurent. Mais il y avait du dédain dans ce sourire. Son regard s'arrêta sur le jeune pêcheur.

— Allons adorer le Maître ! lui dit à mi-voix la sorcière, et elle lui fit signe d'avancer ; un grand désir s'empara de lui, de l'imiter, et il la suivit. Mais quand il fut tout près de celui qu'on adorait, par un mouvement instinctif il se signa, en invoquant le nom du Seigneur.

A peine avait-il agi de la sorte que les sorcières se mirent à pousser des cris d'orfraie et s'envolèrent ; la face pâle, dont le regard était fixé sur lui, se contracta dans un spasme de souffrance. L'homme se dirigea vers le bois et siffla. Un genêt avec un harnachement en argent arriva au galop à sa rencontre. Tandis qu'il sautait en selle, l'homme se retourna, et regarda le jeune pêcheur.

Et la sorcière à la chevelure rousse essaya de prendre son vol également ; mais le pêcheur la saisit par les poignets et la tint ferme.

— Lâche-moi, criait-elle, laisse-moi m'en aller ! Car tu as nommé celui qui ne devait pas être nommé, et tu as montré le signe que l'on ne peut regarder.

— Nullément, répondit-il, tu ne t'en iras pas avant de m'avoir dit le secret !

— Quel secret ? dit la sorcière, luttant avec lui comme une chatte en furie, et mordant ses lèvres écumantes.

— Tu le sais !

Ses yeux verts s'obscurcirent de larmes et elle dit au pêcheur :

— Demande-moi n'importe quoi, mais pas cela !

Il se mit à rire et la retint plus fermement encore.

Et voyant qu'il lui était impossible d'échapper à son étreinte, elle lui dit à mi-voix :

— Sûrement, je suis aussi belle qu'aucune

des filles de la mer et aussi avenante qu'aucune de celles qui habitent sous le bleu des vagues, tandis qu'elle prenait un air caressant et approchait son visage du sien.

Mais il la repoussa rudement et lui dit :

— Si tu ne tiens pas la promesse que tu m'as faite, je te tuerai comme une mauvaise sorcière que tu es.

Elle devint d'une pâleur livide comme une fleur de l'arbre de Judas et tressaillit :

— Qu'il en soit comme tu le désires, murmura-t-elle, il s'agit de ton âme, et non de la mienne. Fais-en ce que tu veux !

Et elle prit dans sa ceinture un petit couteau dont le manche était recouvert d'une peau de vipère, et le lui tendit.

— A quoi me servira-t-il ? demanda le jeune pêcheur, tout étonné.

Elle resta silencieuse pendant quelques

instants, et une expression de terreur se fit jour sur son visage. Puis elle ramena en arrière les cheveux qui obscurcissaient son front, et, en souriant d'un sourire étrange, lui dit :

— Ce que les hommes appellent l'ombre du corps n'est pas l'ombre du corps, mais c'est le corps de l'âme. Tiens-toi sur le rivage de la mer avec le dos tourné vers la lune, et coupe tout autour de toi, à tes pieds, ton ombre, qui est le corps de ton âme. Ordonne à ton âme de te quitter, et elle obéira à ton ordre.

Le jeune pêcheur tremblait.

— Est-ce la vérité ? dit-il à mi-voix.

— Oui, c'est la vérité ; j'eusse préféré ne pas être obligée à te dire cela, s'écria-t-elle, et elle s'accrocha à ses genoux en pleurant.

Il la repoussa et la laissa sur l'herbe luxu-

riante et, s'en allant à l'arête de la côte, il plaça son couteau dans sa ceinture et commença à descendre.

Et son âme qui était en lui l'appela, disant :

— Vois ! j'ai habité en toi pendant tant d'années et durant tout ce temps je t'ai bien servi. Ne me chasse pas loin de toi, car quel mal t'ai-je jamais fait ?

Et le jeune pêcheur se mit à rire :

— Tu ne m'as fait aucun mal ; mais je n'ai pas besoin de toi, répondit-il. Le monde est grand, et il y a aussi le Ciel et l'Enfer, et ce séjour de trouble crépuscule qui est entre eux. Va où tu veux, mais ne m'importune point, car ma bien-aimée m'appelle.

Et son âme implorait sa compassion ; mais il restait sourd à ses plaintes et bondissait de roche en roche, comme une chèvre sau-

vage ; enfin il atteignit le terrain uni, le sable jaune de la plage.

Avec ses membres bronzés et fermes, tel qu'une statue créée par un sculpteur grec, il était là, debout, sur la plage, le dos tourné vers la lune, et de l'écume des vagues s'exaltèrent des bras blancs qui l'appelaient, à la surface des flots s'élevèrent de vagues apparitions qui lui rendaient hommage. Devant lui était son ombre, sur le sable — le corps de son âme — et derrière lui la lune flottait dans le firmament couleur de miel.

Et son âme lui dit :

— Si vraiment tu veux me chasser hors de toi, ne me chasse pas sans un cœur. Le monde est cruel ; donne-moi ton cœur pour que je l'aie avec moi.

Il secoua la tête en souriant :



— Comment adorerais-je ma bien-aimée si je te donne mon cœur ? s'écria-t-il.

— Oh ! je t'en prie, par pitié, dit son âme, donne-moi ton cœur, car le monde est très cruel, et j'ai peur.

— Mon cœur appartient à ma bien-aimée, répondit-il, c'est pourquoi ne reste pas ici à attendre ; va-t-en !

— N'aimerai-je donc pas aussi ? demanda son âme.

— Va-t-en ! te dis-je, car je n'ai nul besoin de toi ! s'écria le jeune pêcheur, et il prit le petit couteau au manche en peau de vipère et découpa son ombre à ses pieds ; elle se leva, se plaça devant lui, le regarda — et elle était comme lui-même.

Il recula et remit le couteau dans sa ceinture : une impression d'angoisse l'envahissait.

— Va-t'en ! fit-il à mi-voix, et que je ne te revoie plus !

— Nous devons pourtant nous rencontrer encore, dit l'âme.

Sa voix était grêle et avait le son d'une flûte; ses lèvres remuaient à peine.

— Comment cela se peut-il ? s'écria le jeune pêcheur, tu ne vas pas me suivre, n'est-ce pas, dans les profondeurs de la mer ?

— Une fois tous les ans, je reviendrai ici et je t'appellerai, dit l'âme. Il se peut que tu aies besoin de moi.

— Et pourquoi cela ?... Mais qu'il soit fait selon ton désir !

Et il se précipita dans les vagues ; et les tritons soufflaient dans leurs cornes et les petites sirènes s'avançaient à sa rencontre, jetant leurs bras autour de son cou, et elles le baisaient sur les lèvres.

Et l'âme restait sur la plage déserte, les regardant. Et quand ils eurent plongé dans la mer, elle s'en alla en pleurant à travers les marais.

\*

Et, après une année, l'âme descendit au rivage de la mer et appela le jeune pêcheur. Il sortit des profondeurs et dit :

— Pourquoi m'appelles-tu donc ?

Et l'âme lui répondit :

— Approche ! que je puisse te parler, car j'ai vu bien des choses merveilleuses.

Et il approcha, se coucha dans un bas-fond, et, appuyant sa tête sur sa main, il écouta.

\*

Et l'âme lui dit :

« Après que je t'ai quitté, je me tournai vers l'Orient et je voyageai. De l'Orient vient la toute Sagesse. Six jours je voyageai et le ma-

tin du septième jour, j'arrivai à une colline qui est dans le pays des Tartares. Je m'assis à l'ombre d'un tamarin pour m'abriter du soleil. Le sol était desséché par la chaleur. Des gens allaient et venaient dans la plaine comme des mouches sur un plat de cuivre poli.

« Quand arriva le milieu du jour, un nuage de poussière s'éleva du sol plan. En le voyant, les Tartares tendirent leurs arcs peints, sautèrent sur leurs petits chevaux et s'avancèrent à sa rencontre au galop. Les femmes s'enfuirent en criant vers les chariots et se cachèrent derrière les rideaux de feutre.

« Au crépuscule, les Tartares revinrent : mais cinq d'entre eux manquaient, et de ceux qui rentraient, plusieurs étaient blessés. Ils attelèrent leurs chevaux aux chariots et s'en allèrent précipitamment. Trois chacals sortirent d'une caverne et les regardèrent. Ils

humèrent le vent et partirent dans la direction opposée.

« Quand la lune se leva, j'aperçus les feux d'un campement dans la plaine et j'allai de ce côté. Une troupe de marchands étaient assis en cercle sur des tapis. Les nègres qui les servaient étaient en train de fixer des tentes en peaux tannées sur le sable et d'élever une haute muraille de défense avec des poiriers épineux.

« Comme je m'avançais, le chef des marchands se leva, tira son épée et me demanda ce que je venais faire. Je répondis que j'étais un prince dans mon pays et que je m'étais échappé des mains des Tartares qui avaient voulu faire de moi leur esclave. Le chef sourit et me montra cinq têtes fichées sur de longues tiges de bambou. Puis il me demanda qui était le prophète de Dieu et je répondis :

— « Mahomet ! »

« Quand il entendit le nom du faux prophète, il s'inclina, puis il me prit par la main et me plaça à ses côtés. Un nègre m'apporta un peu de lait de jument dans une tasse en bois, ainsi qu'un morceau d'agneau rôti.

« A l'aube, nous nous mîmes en route. J'étais installé sur un chameau au poil roux, à côté du chef, et un coureur allait devant nous, portant une lance. Les hommes de guerre marchaient de chaque côté et les mules suivaient avec les bagages.

« Il y avait quarante chameaux dans la caravane et les mules étaient en nombre double.

« Nous passâmes du pays des Tartares dans le pays de ceux qui maudissent la lune. Nous vîmes les griffons gardant leur or dans les rochers blancs et les dragons squameux qui dormaient dans leurs cavernes. En pas-

sant les montagnes, nous retenions notre respiration de peur que la neige ne se détachât des hauteurs et chacun portait un voile de gaze devant les yeux. Comme nous allions par les vallées, les Pygmées tirèrent sur nous du creux des arbres et quand vint la nuit nous entendimes le roulement du tambour des sauvages. Lorsque nous arrivâmes à la tour des singes, nous plaçâmes des fruits devant eux et ils ne nous firent aucun mal. Quand nous fûmes à la tour des serpents, nous leur donnâmes du lait chaud dans des vases d'airain et ils nous laissèrent passer. Trois fois pendant notre voyage nous touchâmes les rives de l'Oxus. Nous le traversâmes sur des radeaux de bois portant de grandes outres en cuir soufflé. Les hippopotames se précipitèrent furieux contre nous et cherchèrent à

nous dévorer. En les voyant, les chameaux tremblaient.

« Les rois de chaque cité levaient des péages sur nous, mais ne voulaient pas nous laisser passer les portes. Ils nous jetaient du pain par-dessus les murailles, des petits gâteaux cuits dans du miel et des gâteaux de fine farine remplis de dattes. Pour chaque centaine de paniers nous donnions un grain d'ambre.

« Quand les habitants des villages nous voyaient arriver, ils empoisonnaient les puits, et fuyaient sur le sommet des montagnes. Nous luttâmes contre les Magadaïs qui naissent vieux et deviennent de plus en plus jeunes, d'année en année, pour mourir quand ils sont tout petits enfants ; avec les Laktrois qui se disent issus des tigres et qui se teignent en jaune et en noir ; avec les Aurantes



qui exposent leurs morts au sommet des arbres et vivent en de sombres cavernes, de peur que le soleil, leur dieu, ne les frappe; avec les Krimnians qui adorent un crocodile auquel ils donnent des pendants d'oreilles en verre et qu'ils nourrissent de beurre et de jeunes poulets; avec les Agazoubans qui ont des faces de chiens; avec les Sibans, qui ont des sabots de chevaux et qui sont plus rapides que n'importe quel coursier. Un tiers de la caravane périt dans les combats et un autre tiers mourut d'épuisement. Les survivants murmuraient contre moi et disaient que je leur avais jeté un mauvais sort. Je pris une vipère à cornes de dessous une pierre et je la laissai me piquer. Quand ils virent que je n'en ressentais aucun mal, ils commencèrent à s'effrayer.

« Dans le courant du quatrième mois, nous

atteignîmes la cité de Illel. Il était nuit lorsque nous arrivâmes au petit bois qui est en dehors des murailles et la température était accablante, car la lune voyageait dans le Scorpion. Nous cueillîmes des grenades mûres, nous les ouvrîmes et bûmes leur jus sucré. Puis nous nous installâmes sur nos tapis pour attendre le lever du jour.

« A l'aube, nous nous levâmes et nous frappâmes à la porte de la cité. Elle était faite de bronze rouge et portait des sculptures représentant des monstres marins ainsi que des dragons ailés. Les gardes nous observaient du haut des retranchements et nous demandèrent ce que nous venions faire. L'interprète de la caravane répondit que nous arrivions de l'île de Syrie avec beaucoup de marchandises. Ils choisirent des otages parmi nous et

dirent qu'ils nous ouvriraient les portes à midi : jusque-là nous devons attendre.

« Lorsqu'il fut midi, ils ouvrirent la porte : à notre entrée, le peuple se précipita en foule hors des maisons pour nous voir et un crieur parcourut la ville, soufflant dans une conque. Nous nous arrêtâmes sur la place du marché; les nègres défilèrent les ballots de costumes façonnés et ouvrirent les coffres en bois de sycomore. Et quand ils eurent fini leur besogne, les marchands étalèrent leurs marchandises étranges, le linge ciré venant d'Egypte et les toiles du pays des Ethiopiens, les éponges pourpres de Tyr, les tentures bleues de Sidon, les coupes d'ambre froid, les vases en verre fin, et les curieux objets en argile cuite. Du haut d'un toit, un groupe de femmes nous regardait. L'une d'entre elles avait un masque en cuir doré.

« Et, le premier jour, les prêtres arrivèrent et trafiquèrent avec nous ; le second jour vinrent les nobles, et le troisième, les artisans ainsi que les esclaves. Et telle est leur manière d'agir avec les marchands tout le temps qu'ils séjournent parmi eux.

« Et nous restâmes là toute une lune ; vers son déclin, comme je m'ennuyais, j'allais, vaguant par les rues de la cité, et j'arrivai dans le jardin où était le Dieu qui la protégeait. Les prêtres en robes jaunes circulaient silencieusement sous les arbres verts, et sur un dallage de marbre noir il y avait un temple rouge rosé où était vénéré le dieu. Les portes étaient de laque poudrée, sur laquelle étaient figurés des taureaux et des paons en or poli ou repoussé. Les tuiles du toit étaient en porcelaine vert de mer et les larmiers faisant saillie étaient festonnés

de clochettes. Quand passaient les pigeons blancs, ils frôlaient de leurs ailes les cloches et les faisaient sonner.

« Devant le temple, il y avait un bassin d'eau claire dallé d'onyx veiné. Je me couchai à côté du bassin et de mes doigts pâles je touchai les larges feuilles des arbres. Un des prêtres s'avança et se plaça derrière moi. Il portait aux pieds des sandales, l'une en peau tendre de serpent, l'autre en plumes d'oiseau. Sur sa tête était une mitre de feutre noir décorée de croissants en argent. Sept croissants jaunes étaient figurés dans le tissu de sa robe et sa chevelure frisée était teinte d'antimoine.

« Après quelques instants de silence, il m'adressa la parole et me demanda ce que je désirais.

« Je lui répondis que mon désir était de pouvoir contempler le Dieu.

— « Le Dieu est allé à la chasse », dit le prêtre, en me regardant d'un air étrange avec ses petits yeux obliques.

— « Dites-moi dans quelle forêt et je chevaucherai avec lui », répondis-je.

« Il peigna les douces franges de sa tunique avec ses ongles très longs et en pointe.

— « Le Dieu dort », fit-il à mi-voix.

— « Dites-moi où, et je veillerai à son chevet », répondis-je.

— « Le Dieu assiste à la fête », fit le prêtre.

— « Si le vin est sucré, je boirai avec lui ; s'il ne l'est pas, je boirai avec lui aussi », fut ma réponse.

« Le prêtre inclina la tête, tout étonné, et, me prenant par la main, il me fit lever et me conduisit dans le temple.

Dans la première salle je vis une idole sur un trône de jaspe orné de grandes perles d'Orient. L'idole était d'ébène sculptée et avait la hauteur d'un homme. Sur son front il y avait un rubis et de l'huile épaisse tombait goutte à goutte de ses cheveux sur ses cuisses. Ses pieds étaient rouges du sang d'un chevreau fraîchement immolé, et il portait à ses reins une ceinture de cuivre ornée de sept béryls.

« Et je dis au prêtre :

— « Est-ce là le Dieu ? »

« Et il me répondit :

— « Oui, c'est le Dieu. »

— « Montre-moi le Dieu, m'écriai-je, ou sûrement je te tue. »

« Et, comme je prenais sa main, elle devint morte.

« Et le prêtre m'implora, disant :

— « Que mon seigneur veuille bien guérir son serviteur, et je lui montrerai le Dieu, »

« Et je dirigeai mon haleine sur sa main, et elle reprit vie : le prêtre se mit à trembler et me conduisit dans la seconde salle. Là, je vis une idole sur un lotus de jade que soutenaient de grandes émeraudes. L'idole était d'ivoire sculpté et deux fois plus haute que la stature d'un homme. Sur son front il y avait une chrysolithe, et sa poitrine était barbouillée de myrrhe et de cinnamome. Dans une main, elle tenait un sceptre recourbé en jade et dans l'autre une boule de cristal. Elle portait des chaussures d'airain et autour de son col épais il y avait un collier de sélénites.

« Et je dis au prêtre :

— « Est-ce là le Dieu ? »

« Et il me répondit :

— « C'est le Dieu. »



— « Montre-moi le dieu, m'écriai-je, ou sûrement je te tuerai. »

« Et je touchai ses yeux et il devint aveugle.

« Et le prêtre m'implora, disant :

— « Que mon seigneur veuille bien guérir son serviteur et je lui montrerai le Dieu. »

« Je dirigeai mon haleine sur ses yeux : ils revirent la lumière ; le prêtre, de nouveau, se prit à trembler et me conduisit dans la troisième salle. Et là, il n'y avait pas d'idole, ni de statue d'aucune sorte, mais seulement un miroir en métal de forme ronde, sur un autel de pierre.

« Et je dis au prêtre : »

— « Où est le Dieu ? »

« Et il me répondit :

— « Il n'y a pas de Dieu ; mais il y a ce miroir, que tu vois, et qui est le miroir de la Sagesse. Il réfléchit toutes choses qui

sont sur terre et dans le ciel, excepté la face de celui qui regarde dedans. Cela il ne le réfléchit pas, desorte que celui qui regarde dedans peut devenir sage. Il y a encore là d'autres miroirs, mais ce sont les miroirs de l'Opinion. Seul celui-ci est le miroir de la Sagesse. Et ceux qui possèdent ce miroir connaissent tout : rien ne leur est caché. Et ceux qui ne le possèdent point ignorent la Sagesse. C'est donc là le Dieu que nous adorons. »

« Et je regardai dans le miroir, et c'était tout comme le prêtre l'avait dit.

« Et je fis une chose étrange ; mais mon acte t'importe peu, car, dans une vallée qui n'est pas à plus d'une journée d'ici, j'ai caché le miroir de la Sagesse. Permits seulement que je rentre en toi et que je te serve de nouveau, et tu seras plus sage que tous les

sagès et la Sagesse sera tienne. Souffre seulement que je rentre en toi et personne ne sera aussi sage que toi. »

Mais le jeune pêcheur se mit à rire :

— L'Amour vaut mieux que la Sagesse, s'écria-t-il, et la petite sirène m'adore.

— Oh ! non ; il n'y a certes rien de supérieur à la Sagesse, dit l'âme.

— L'Amour vaut mieux, répondit le jeune pêcheur, et il replongea dans la mer profonde, et l'âme s'en alla en pleurant à travers les marais.

\*

Et, après que la seconde année se fut écoulée, l'âme descendit sur le rivage de la mer et appela le jeune pêcheur : il arriva des profondeurs, et dit :

— Pourquoi donc m'appelles-tu ?

Et l'âme répondit :

— Approche, que je puisse te parler, car j'ai vu des choses merveilleuses.

Et il vint plus près, se coucha dans un bas-fond, inclina sa tête sur sa main, et écouta.

\*

Et l'âme lui dit :

« Après que je t'ai quitté, je me suis tournée vers le Sud, et je me suis mise en route. Du Sud vient tout ce qui est précieux. Six jours, je voyageai sur les grand'routes qui conduisent à la cité d'Ashter ; sur les grand'routes couvertes de poussière rouge par où les pèlerins ont coutume d'aller, j'allai et le matin du septième jour je regardai, et voilà que la cité était à mes pieds, car elle était dans une vallée.

« Il y a neuf portes à cette cité, et devant chacune de ces portes est un cheval de bronze qui hennit lorsque les Bédouins descendent

des montagnes. Les murailles sont revêtues de plaques de cuivre et les tours de guet ont des toitures d'airain.

« Dans chacune des tours est un archer avec un arc à la main. Au lever du soleil, il lance une flèche contre un gong, et au coucher du soleil il souffle dans une trompe de corne.

« Comme je voulais entrer, les gardes m'arrêtèrent et me demandèrent qui j'étais. Je répondis que j'étais un derviche et que j'étais en route pour la Mecque, où se trouvait un voile vert sur lequel le Koran avait été brodé en lettres d'argent par les anges. Ils furent remplis d'étonnement et me prièrent d'entrer.

« Al'intérieur, on dirait un bazar. Vraiment, tu aurais dû être avec moi. Par le travers des rues étroites de jolies lanternes en papier voltigent comme des papillons. Quand le vent souffle sur les toits, elles s'élèvent et s'abais-

sent comme des bulles de couleur. Devant leurs échoppes sont installés les marchands sur des tapis de soie. Ils ont des barbes noires toutes droites et leurs turbans sont couverts de sequins d'or ; de longues files d'ambre et de noyaux de pêche sculptés coulent doucement entre leurs doigts frais. Certains d'entre eux vendent du galbanum, du nard et de curieux parfums qui viennent des îles de l'Océan Indien ; ils vendent aussi de l'huile épaisse de roses rouges, de la myrrhe et de petites gousses en forme de clous. Lorsqu'on s'arrête pour leur parler, ils jettent des pinces d'encens sur un brasier de charbon de bois afin de parfumer l'atmosphère autour d'eux. Je vis un Syrien qui tenait en main une très mince baguette comme un roseau. Des spirales de fumée grise en sortaient et l'odeur de cette baguette qui brûlait ressemblait à

celle des fleurs d'amandier au printemps. D'autres vendaient des bracelets d'argent tout couverts de turquoises d'un bleu crémeux et des anneaux en fil de cuivre bordés de petites perles, des griffes de tigres montées sur or et des griffes de ce chat couleur d'or qu'on nomme léopard, montées de même façon ; des pendants d'oreilles en émeraude et des bagues de jade. Des échoppes où l'on servait du thé arrivait le son des guitares et les fumeurs d'opium avec leurs faces blanches qui sourient regardaient les passants.

« Vrai, tu aurais dû être avec moi. Les vendeurs de vin se frayaient, à coups de coude, un chemin dans la foule, portant sur leurs épaules de grandes peaux noires. La plupart vendent le vin de Schiraz, qui est doux comme le miel. Ils le servent dans de petites tasses en métal et posent dessus des feuil-

les de roses. Sur la place du marché sont installés les fruitiers qui vendent toutes espèces de fruits : des figues mûres, avec leur chair comme meurtrie et pourpre, des melons sentant le musc et jaunes comme des topazes, des citrons et des pommes roses, des grappes de raisins blancs, de rondes oranges couleur d'or rouge et des citrons ovales couleur d'or vert. Une fois je vis passer un éléphant, son corps était teint de vermillon et de safran, et sur ses oreilles il y avait un filet en cordons de soie écarlate. Il s'arrêta devant l'une des échoppes et se mit à manger des oranges : le marchand se contentait de rire. Tu ne peux t'imaginer quels drôles de gens ce sont. Quand leur humeur est joyeuse, ils vont chez les vendeurs d'oiseaux et en achètent un dont ils ouvrent la cage pour que le plaisir de cette liberté donnée s'ajoute à



leur joie ; quands ils sont d'humeur triste, ils se frottent d'épines pour ne rien perdre de leur tristesse.

« Un soir, je rencontraï plusieurs nègres transportant à travers le bazar un lourd palanquin. Il était fait de bambou doré et les montants étaient de laque couleur vermillon et ornés de paons en bronze. Aux fenêtres il y avait des rideaux de mousseline sur lesquels étaient brodées des ailes de scarabées et de mignonnes graines d'orge : lorsqu'il passa, j'aperçus une Circassienne au visage pâle qui me regarda et m'adressa un sourire. Je suivis le palanquin ; les nègres pressèrent le pas avec une expression de visage menaçante. Mais je n'en avais cure. Je me sentais pris d'une ardente curiosité.

« Enfin, ils s'arrêtèrent à une maison blanche de forme carrée. Il n'y avait pas de fenêtres

à cette maison, mais seulement une petite porte qu'on eût dit l'entrée d'une tombe. Ils reposèrent le palanquin sur le sol et agitèrent trois fois un marteau de cuivre. Un Arménien en caftan de cuir vert regarda par le guichet, et quand il vit les arrivants, il ouvrit la porte, étendit un tapis et la femme sortit du palanquin. En entrant elle se retourna et me sourit de nouveau. Je n'avais jamais vu de visage aussi pâle.

« Quand la lune se leva, je retournai au même endroit et je cherchai la maison ; mais elle ne s'y trouvait plus. Voyant cela, je sus qui était la femme, et pourquoi elle m'avait souri.

« Vrai, tu aurais dû être avec moi. A la fête de la nouvelle lune, le jeune Empereur sortit de son palais et se rendit à la mosquée pour la prière. Sa chevelure et sa barbe étaient

teintes de rose et ses joues étaient poudrées de fine poussière d'or. Les plantes de ses pieds et les paumes de ses mains étaient toutes jaunes de safran. Au lever du soleil il sortit de son palais dans une robe d'argent et au coucher du soleil il revint dans une robe d'or. Le peuple se prosternait et se cachait le visage, mais je ne voulus pas faire comme tout le monde. Je me trouvais près de l'étalage d'un marchand de dattes et j'attendais.

« Lorsque l'Empereur m'aperçut, ses sourcils peints se froncèrent : il s'arrêta. Je ne bougeai pas et ne lui rendis point hommage. La foule était stupéfaite de mon audace ; l'on me conseillait de quitter en hâte la cité. Je ne fis pas attention à ce conseil et continuai ma route pour aller m'asseoir près de ceux qui vendaient des idoles étrangères et qui,

pour le fait de ce commerce, étaient détestés. Quand je leur racontai ce que j'avais fait, chacun me donna une idole et me pria en grâce de m'éloigner.

« Ce soir-là, tandis que j'étais étendue sur un coussin dans le salon de thé situé rue des Grenades, les gardes de l'Empereur firent irruption et se saisirent de moi pour me conduire au palais. Lorsque je fus entrée, ils fermèrent toutes les portes avec une chaîne. A l'intérieur, il y avait une grande cour entourée d'arcades. Les murs étaient d'albâtre, avec, çà et là, des plaques de porcelaine bleue et verte. Les piliers étaient de marbre couleur fleur de pêcher. Je n'avais jamais vu rien de pareil.

« Tandis que je traversais la cour, deux femmes voilées me regardaient d'un balcon : elles me jetèrent des malédictions. Les gardes

pressèrent le pas ; le bout de leurs lances sonnait sur les dalles polies. Ils ouvrirent une porte d'ivoire sculpté, et je me trouvai dans un jardin bien arrosé et disposé en sept terrasses. Il était planté de tulipes en forme de coupes, de belles-de-nuit, et d'aloès argentés. Comme un svelte roseau de cristal, une fontaine jaillissait dans l'air moite. Il y avait des cyprès, pareils à des torches éteintes. Sur l'un deux, un rossignol chantait.

« A l'extrémité du jardin se trouvait un petit pavillon. A notre approche deux eunuques sortirent et se dirigèrent vers nous. La marche faisait balloter la graisse de leurs membres : curieusement ils fixèrent sur moi leurs yeux aux paupières jaunes. L'un d'eux prit à part le capitaine des gardes et chuchota quelque chose à son oreille. L'autre ne cessait de mâchonner des pastilles de senteur

qu'il prenait avec des gestes précieux dans une petite boîte ovale en émail lilas.

« Après quelques instants, le capitaine des gardes renvoya ses hommes. Ils s'en retournèrent au palais, suivis lentement par les eunuques, qui, en passant, cueillaient aux branches les mûres sucrées. Une fois, le plus âgé des deux se retourna et me lança un mauvais sourire.

« Le capitaine des gardes me conduisit vers la porte du pavillon ; j'avançai sans trembler et, écartant le lourd rideau, j'entrai.

« Le jeune empereur était étendu sur un lit formé de peaux de lion teintes ; un gerfaut était perché sur son poing. Derrière lui se tenait un Nubien avec un turban orné de cuivre, nu jusqu'à la taille et portant à ses oreilles fendues de lourds anneaux. Sur une table

à côté de lui était posé un grand cimenterre d'acier.

« Quand l'empereur me vit entrer, il prit un air irrité, et me dit :

— « Quel est ton nom ? Ne sais-tu point que je suis l'empereur de cette cité ? »

« Mais je ne répondis pas un mot.

« Il indiqua d'un geste le cimenterre ; le Nubien s'en saisit et, prenant un élan, me frappa avec une grande force. La lame siffla à travers moi et ne me fit aucun mal. L'homme tomba en convulsions sur les dalles et, quand il se releva, ses dents claquaient de terreur : il alla se cacher derrière le lit.

« L'empereur sauta de sa couche et, prenant un javelot dans une panoplie, le lança sur moi. Je l'arrêtai dans son vol et brisai le bois en deux. Il me décocha une flèche, mais j'élevai les mains et l'arrêtai aussi.

« Alors il tira un poignard de sa ceinture en cuir blanc et le plongea dans le cou du Nubien, afin que l'esclave ne pût révéler la faiblesse de son maître.

« L'homme se tordit comme un serpent écrasé et des bulles d'écume rouge apparurent à ses lèvres.

« Aussitôt que l'esclave fut mort, l'empereur se tourna vers moi, et, après avoir essuyé la sueur qui perlait à son front avec une petite serviette de soie brodée et pourpre, il me dit :

— « Es-tu un prophète que je ne puisse te faire aucun mal ou un fils de prophète que je ne puisse te toucher? Je t'en prie, quitte ma ville dès ce soir, car, tant que tu es ici, ce n'est pas moi qui règne en maître sur elle. »

« Et je lui répondis :



— « Je m'en irai si tu me donnes la moitié de ton trésor. Donne-moi la moitié de ton trésor, et je m'en irai. »

« Il me prit par la main et me conduisit au dehors dans le jardin. Quand le capitaine des gardes m'aperçut, il fut stupéfait. Lorsque les eunuques me virent, leurs genoux furent secoués de frissons et ils tombèrent sur le sol, terrifiés.

« Il existe dans le palais une salle qui a huit murailles de porphyre rouge et un plafond de bronze imbriqué d'où pendent des lampes. L'empereur toucha une des murailles et elle s'entr'ouvrit : nous descendîmes un corridor éclairé par de nombreuses torches. Dans des niches, de chaque côté, il y avait de grandes jarres à vin remplies jusqu'aux bords de pièces d'argent. Lorsque nous eûmes atteint le centre du corridor, l'empe-

reur prononça le mot qui ne peut pas être prononcé, et une porte de granit oscilla au moyen d'un ressort caché : l'empereur mit ses mains devant ses yeux pour ne pas être aveuglé.

« Tu ne pourrais croire combien merveilleuse était cette salle. Il y avait d'immenses carapaces de tortues pleines de perles et de pierres de lune, d'une dimension extraordinaire, d'autres étaient remplies de rouges rubis. L'or était rassemblé dans des coffres en peau d'éléphant et la poussière d'or dans des bouteilles de cuir. Il y avait des opales et des saphirs, ceux-ci dans des coupes de jade, celles-là dans des coupes de cristal. De rondes émeraudes étaient rangées sur de minces plats en ivoire, et dans un coin il y avait des sacs en soie, remplis, les uns de turquoises, les autres de bértyls. En des défense

d'ivoire étaient amassées de pourpres améthystes ; en des cornes de bronze des chalcédoines et des sardoines. Aux piliers, qui étaient en bois de cèdre, étaient suspendus des colliers d'yeux de lynx jaunes. Sur des boucliers ovales et plats, c'étaient des escarboucles vertes et rouges, couleur de vin et couleur d'herbe. Et je ne t'ai décrit que la dixième partie de ce qui se trouvait là.

« Et quand l'empereur eut retiré ses mains de devant ses yeux, il me dit :

— « Voici la salle du trésor ; la moitié de ces richesses sont tiennes, ainsi que je t'en ai fait la promesse. Et je te donnerai trois chameaux avec leurs conducteurs : ils obéiront à tes ordres et porteront ce qui t'appartient de ceci dans n'importe quelle partie du monde où tu désireras te rendre. Et tout sera réglé ce soir, car je ne voudrais pas

que le soleil, qui est mon père, vit qu'il y a dans ma cité un homme supérieur à ma puissance. »

« Mais je lui répondis :

— « L'or qui est là est à toi et l'argent aussi est à toi, à toi sont les précieux bijoux et les objets de prix. Quant à moi, je n'ai besoin de rien. Je n'accepterai donc rien de toi, sauf cette petite bague que tu portes à ton doigt. »

« Et l'empereur prit un air irrité :

— « Ce n'est qu'un anneau de plomb, s'écria-t-il, il n'a aucune valeur. Prends donc la moitié du trésor et va-t'en de ma cité ! »

— « Nullement, répliquai-je, je ne prendrai rien que cette bague de plomb, car je sais ce qui est inscrit à l'intérieur et le motif de cette inscription. »

« Et l'empereur se mit à trembler et me dit d'une voix suppliante :

— « Prends tout mon trésor et va-t'en de ma cité ! La moitié de ce qui m'appartient encore sera pour toi. »

« Et je fis une chose étrange ; mais ce que je fis t'importe peu, car dans une caverne qui n'est pas à plus d'une journée de marche d'ici, j'ai caché l'anneau de la Richesse. Il n'est pas à plus d'une journée de marche d'ici, et il attend ta venue. Celui qui possède l'anneau est plus riche que tous les rois du monde. Viens-donc et prends-le : tous les trésors de la terre seront tiens. »

Mais le jeune pêcheur se mit à rire :

— L'Amour vaut mieux que la Richesse, s'écria-t-il, et la petite sirène m'adore.

— Non, il n'y a rien de supérieur à la Richesse, dit l'âme.

— L'Amour vaut mieux, répliqua le jeune pêcheur, et il replongea dans les profondeurs : l'âme s'en alla en pleurant à travers les marais.

\*

Et, après que la troisième année se fut écoulée, l'âme redescendit sur le rivage de la mer et appela le jeune pêcheur ; il arriva des profondeurs et dit :

— Pourquoi m'appelles-tu ?

Et l'âme répondit :

— Viens plus près, que je puisse te parler, car j'ai vu des choses merveilleuses.

Et il vint plus près et se coucha dans un bas-fond ; il inclina la tête sur sa main et écouta.

\*

Et l'âme lui dit :

« Dans une cité que je connais il y a une

auberge au bord d'une rivière. Là, je me suis assise parmi des marins qui buvaient une boisson composée de deux vins de différentes couleurs et mangeaient du pain d'orge et des petits poissons salés servis avec des feuilles de laurier et du vinaigre. Et tandis que nous étions là et que nous nous divertissions, entra un vieil homme portant un tapis de cuir et un luth qui avait deux cornes d'ambre. Et quand il eut déroulé son tapis sur le plancher, il fit vibrer avec une plume les cordes en métal de son luth et une jeune fille dont le visage était caché sous un voile arriva en courant et se mit à danser devant nous. Son visage était caché sous un voile de gaze ; mais ses pieds étaient nus. Nus étaient ses pieds, et ils se mouvaient sur le tapis comme de petits pigeons blancs. Jamais je n'ai vu un spectacle aussi merveil-

leux, et la cité dans laquelle elle danse n'est qu'à une journée de marche d'ici. »

Et alors, quand le jeune pêcheur eut entendu les paroles de son âme, il se souvint que la petite sirène n'avait point de pieds et ne pouvait pas danser. Et un grand désir l'envahit et il se dit en lui-même : Ce n'est qu'à une journée de marche d'ici, et je puis venir rejoindre ma bien-aimée facilement, après cela. Et il commença à rire, se mit debout dans le bas-fond et se dirigea vers le rivage. Et quand il eut atteint le sable sec de la plage, il rit de nouveau et tendit les bras à son âme. Et son âme jeta un grand cri de joie, courut à sa rencontre et entra en lui : le jeune pêcheur voyait couchée sur le sable devant lui, cette ombre de son corps qui était le corps de son âme.

Et son âme lui dit :



— Ne perdons pas de temps à rester ici, partons tout de suite, car les dieux de la mer sont jaloux et ils ont des monstres qui obéissent à leurs ordres.

\*

Ils se hâtèrent donc, et toute la nuit ils voyagèrent sous les rayons de la lune, et tout le jour suivant ils voyagèrent sous les rayons du soleil : le soir de ce jour ils arrivèrent à la cité.

Et le jeune pêcheur dit à son âme :

— Est-ce ici la cité où elle danse, la cité dont tu m'as parlé ?

Et son âme lui répondit :

— Non, c'est une autre, néanmoins entrons dans celle-ci.

Et ils entrèrent et ils allèrent par les rues : et, tandis qu'ils passaient par la rue des

Joalliers, le jeune pêcheur vit une belle coupe d'argent à un étalage :

Et son âme lui dit :

— Prends cette coupe d'argent et cache-la.

Il prit la coupe et la cacha dans les plis de sa tunique : puis ils s'éloignèrent en toute hâte de la cité.

Et quand ils furent parvenus à une lieue de la cité, le jeune pêcheur prit un air fâché, jeta la coupe et dit à son âme :

— Pourquoi m'as-tu ordonné de prendre cette coupe et de la cacher ? C'était mal de faire cela !

Mais son âme lui répondit :

— Va en paix ! va en paix !

Et, le soir du second jour, ils arrivèrent à une cité et le jeune pêcheur dit à son âme :

— Est-ce ici la cité où elle danse, la cité dont tu m'as parlé ?

Et son âme lui répondit :

— Non, c'est une autre. Néanmoins, entrons dans celle-ci.

Et ils entrèrent et ils allèrent par les rues : et, tandis qu'ils passaient par la rue des Vendeurs de Sandales, le jeune pêcheur vit un enfant debout à côté d'une jarre d'eau. Et son âme lui dit :

— Frappe cet enfant !

Et il frappa l'enfant au point que celui-ci fondit en larmes ; et, après cela, ils s'éloignèrent en toute hâte de la cité.

Et quand ils furent parvenus à une lieue de la cité, le jeune pêcheur se mit en colère et dit à son âme :

— Pourquoi m'as-tu ordonné de frapper l'enfant ? C'était mal de faire cela.

Mais son âme lui répondit :

— Va en paix, va en paix !

Et, le soir du troisième jour, ils arrivèrent à une cité, et le jeune pêcheur dit à son âme :

— Est-ce ici la cité où elle danse, la cité dont tu m'as parlé ?

Et son âme lui répondit :

— Il se peut que ce soit cette cité ; donc entrons-y !

Et ils entrèrent et ils allèrent par les rues ; mais nulle part le jeune pêcheur ne parvint à découvrir ni la rivière ni l'auberge qui se trouvait près d'elle. Et la foule le considérait avec curiosité ; il prit peur et dit à son âme :

— Partons d'ici, car la danseuse aux pieds blancs n'y est pas.

Mais son âme répondit :

— Non, restons : car la nuit est sombre et il y aura des brigands sur la route.

Il s'assit donc sur la place du Marché pour se reposer et, quelque temps après, arriva

un marchand dont la tête était couverte d'un capuchon et qui était vêtu d'un manteau en drap de Tartarie : il portait une lanterne de corne au bout d'un roseau.

Et le marchand lui dit :

— Pourquoi es-tu assis sur la place du Marché, puisque tu vois que tous les magasins sont fermés et toutes les marchandises empaquetées ?

Et le jeune pêcheur lui répondit :

— Je ne puis découvrir une auberge dans cette cité et je n'y ai aucun parent qui me puisse donner l'hospitalité.

— Ne sommes-nous point tous de la même famille ? dit le marchand, et n'est-ce pas un seul Dieu qui nous a tous créés ? Viens donc avec moi, car j'ai une chambre d'étranger.

Et le jeune pêcheur se leva et suivit le marchand à sa maison. Et, après qu'il eut

passé par un bosquet d'arbres à grenades et qu'il fut entré dans la maison, le marchand lui apporta de l'eau de rose dans un plat en cuivre pour qu'il se lavât les mains, ainsi que des melons mûrs afin qu'il pût étancher sa soif ; de plus, il plaça devant lui un bol de riz et un morceau de chevreau rôti.

Et quand il eut fini de manger et de boire, le marchand le conduisit à la chambre d'étranger et lui souhaita la bonne nuit. Et le jeune pêcheur se confondit en remerciements, baisa l'anneau que son hôte portait au doigt et se jeta sur les tapis en poils de chèvre teints. Et après s'être enveloppé dans une couverture de laine d'agneau noire, il s'endormit.

Trois heures avant le lever du jour, et tandis qu'il faisait encore obscur, son âme l'éveilla et lui dit :

— Lève-toi et va à la chambre du marchand, dans la chambre même où il est endormi, frappe-le et prends-lui son or, car nous en avons besoin.

Et le jeune pêcheur se leva, se dirigea tout doucement vers la chambre du marchand : sur les pieds du marchand il y avait un glaive recourbé et sur le plateau à côté du marchand étaient posées neuf bourses d'or. Il étendit la main et toucha le glaive : et en le touchant il éveilla le marchand qui sauta à bas de son lit et se saisit lui-même du glaive, criant au jeune pêcheur :

— Tu rends donc le mal pour le bien ? Tu veux donc répandre mon sang en récompense de l'intérêt que je t'ai montré ?

Et son âme dit au jeune pêcheur : « Tue-le ! » et il frappa jusqu'à ce qu'il tombât ; il se saisit des neuf bourses d'or, s'enfuit en toute hâte

par le bosquet d'arbres à grenades, et tourna son visage vers l'étoile qui est l'étoile du matin.

Et lorsqu'ils furent à une lieue de la cité, le jeune pêcheur se frappa la poitrine et dit à son âme :

— Pourquoi m'as-tu ordonné de tuer le marchand et de prendre son or ? Sûrement, tu es le Mal en personne !

Mais son âme lui répondit :

— Va en paix ! Va en paix !

— Non ! s'écria le jeune pêcheur, je ne puis aller en paix, car tout ce que tu m'as fait faire me semble odieux. Toi aussi, je t'ai en horreur ; il faut que tu m'expliques pourquoi tu as agi de la sorte avec moi.

Et son âme lui répondit :

— Quand tu m'as fait sortir de toi, quand tu m'as envoyée par le monde, tu ne me don-



nas point un cœur, et c'est ainsi que j'ai appris toutes ces choses et que je m'en délecte.

— Que dis-tu là ? fit à mi-voix le jeune pêcheur.

— Tu comprends, répliqua son âme, tu comprends fort bien. As-tu oublié que tu me refusas un cœur. Donc ne t'inquiète ni de toi, ni de moi ; mais va en paix, car il n'y a point de douleur dont tu ne puisses te débarrasser, ni de joie dont tu ne puisses jouir.

Et, quand le jeune pêcheur entendit ces paroles, il se prit à trembler et dit à son âme :

— Oui, tu es vraiment le Mal en personne ; tu m'as fait abandonner mon aimée, tu m'as induit en tentation, tu m'as mené dans les voies du péché.

Et son âme lui répondit :

— As-tu donc oublié qu'en me détachant de toi et en m'envoyant par le monde tu ne

me donnas point un cœur. Viens! nous irons dans une autre cité et nous nous amuserons, car nous avons neuf bourses d'or.

Mais le jeune pêcheur prit les neuf bourses d'or, les jeta par terre, et les piétina.

— Non, s'écria-t-il, je ne veux plus avoir rien à faire avec toi; je ne veux plus t'accompagner nulle part : de même que je t'ai renvoyée autrefois, je te renvoie à présent, car tu as mal agi avec moi.

Et il tourna le dos à la lune, prit le petit couteau dont le manche était en peau de vipère verte et se mit en mesure de découper à ses pieds cette ombre du corps qui est le corps de l'âme.

Et pourtant l'âme ne fut point détachée de lui; elle ne fit aucune attention à son commandement, mais elle lui dit :

— Le charme que t'a indiqué la sorcière

n'agit plus pour toi : je ne puis plus te quitter, il te serait impossible de te débarrasser de moi. Une fois dans sa vie l'on peut renvoyer son âme, mais, si on la reprend, on doit la garder à jamais. C'est là le châtement et la récompense.

Et le jeune pêcheur pâlit, ses mains se crispèrent, ils'écria :

— C'était donc une fausse sorcière, puisqu'elle ne m'a point averti !

— Non ! répondit son âme, mais elle était fidèle à celui qu'elle adore et qu'elle servira toujours.

Et quand le jeune pêcheur vit qu'il ne pouvait plus se débarrasser de son âme et que c'était une mauvaise âme qui devait habiter en lui à jamais, il tomba sur le sol, pleurant amèrement.

\*

Et quand il fit jour, le jeune pêcheur se releva et dit à son âme :

— Je lierai mes mains de telle sorte que je ne puisse faire ce que tu ordonneras ; je clorai mes lèvres de telle sorte que je ne puisse parler comme tu le veux ; je retournerai là où celle que j'aime a sa demeure. Vers la mer je veux revenir, à la petite baie où elle a coutume de chanter ; je l'appellerai, je lui confesserai le mal que j'ai fait et la façon dont tu as agi avec moi. »

Et son âme, pour le tenter, lui dit :

— Qui est-elle donc, cette bien-aimée, pour que tu désires si ardemment la revoir ? Dans le monde il est des créatures bien plus belles ! Il y a des danseuses à Samaris qui dansent comme toutes les espèces d'oiseaux et d'ani-

maux. Leurs pieds sont teints de henné et dans leurs mains elles agitent des clochettes de cuivre. Elles rient en dansant et leur rire est plus clair que le rire de l'eau. Viens avec moi, je te les montrerai. Pourquoi t'inquiéter de ce que tu crois être le péché ? Ce qui est bon à manger n'est-il pas fait pour le mangeur ? Y a-t-il du poison dans ce qui est doux à boire ? Ne t'inquiète pas, mais viens avec moi vers une autre cité ! Il y en a une petite, tout près d'ici, où se trouvent des jardins plantés de tulipiers. Et dans un de ces beaux jardins tu verras des paonnes blanches et des paons qui ont des poitrines bleues. Leurs queues, lorsqu'ils les étalent au soleil, ressemblent à des plats d'ivoire ou d'or. Et celle qui les nourrit danse pour leur plaisir, parfois sur ses mains, et parfois sur ses pieds. Ses yeux sont teints d'antimoine

et ses narines sont fines comme des ailes d'hirondelles. A l'une de ses mains est suspendue une fleur creusée dans une perle. Elle rit tandis qu'elle danse et les bracelets qu'elle porte à ses chevilles tintent comme des clochettes d'argent. Ne t'alarme plus ; viens avec moi dans cette cité !

Mais le jeune pêcheur ne répondit pas à son âme ; il ferma ses lèvres avec le sceau du silence ; avec une corde serrée il lia ses mains et s'en retourna d'où il était venu, à cette même petite baie où sa bien-aimée avait coutume de chanter. Et toujours son âme essayait de le tenter en chemin ; mais il ne répondait pas, ne voulant plus commettre aucune des mauvaises actions qu'elle lui conseillait, si grande était la puissance de l'amour qui brûlait en lui.

Et quand il fut arrivé sur le rivage de là

mer, il délia la corde qui serrait ses mains, il enleva de ses lèvres le sceau du silence, et appela la petite sirène. Mais elle n'arriva point à son appel, bien que, tout le long du jour, il l'implorât de venir.

Et son âme se moquait de lui, disant :

— Vraiment, quel bonheur est celui d'aimer ! Tu ressembles à un homme qui, par un temps de disette, verserait de l'eau dans une cruche brisée. Tu délaisses ce que tu as et rien ne t'est donné en retour. Il vaudrait mieux pour toi de m'accompagner, car je sais où se trouve la vallée du Plaisir et ce qui s'y passe.

Mais le jeune pêcheur ne répondit pas à son âme ; dans une fente de rochers il se construisit une hutte de branchages entrelacés et y vécut tout l'espace d'une année. Et, chaque matin, il appelait la sirène, et au

milieu du jour aussi il l'appelait, et puis le soir son nom résonnait encore sur ses lèvres. Pourtant elle ne venait point de la mer à sa rencontre ; nulle part il ne parvenait à l'apercevoir, bien qu'il cherchât dans toutes les grottes, dans les flots verts, dans les petites flaques laissées par la marée, et dans les sources qui sont tout au fond de la mer profonde.

Et toujours son âme le tentait, lui conseillant le mal, lui murmurant à l'oreille des choses horribles. Pourtant elle ne parvenait pas à triompher de lui, si grande était la force de son amour.

Et, après que l'année se fut écoulée, l'âme se dit : J'ai tenté mon maître en lui conseillant le mal et son amour a été plus fort que moi. Je vais le tenter autrement, en lui



conseillant de faire le bien, et il se peut qu'il veuille, alors, venir avec moi.

Donc elle s'adressa au jeune pêcheur et lui dit :

— Je t'ai décrit toutes les joies du monde et tu es resté sourd à ma voix. Permits que je t'en décrive, maintenant, les souffrances et il se pourra que tu veuilles m'écouter. Car, en vérité, la Douleur est la reine de ce monde, et nul être n'échappe à ses filets. Il y a des veuves qui portent la pourpre, il y en a qui sont en haillons. Ça et là, dans les marais, circulent les lépreux, et ils sont cruels les uns pour les autres. Les mendiants s'en vont par les routes et leurs besaces sont vides. Par les rues des cités vague la Famine et la Peste est assise à leurs portes. Viens, nous irons adoucir toutes ces souffrances ; nous ferons en sorte qu'elles ne soient plus ! Pourquoi rester ici, appelant ta bien-aimée, puisque tu vois qu'elle

ne répond pas à ton appel ? Et qu'est-ce donc que l'Amour pour que tu le places si haut ?

Mais le jeune pêcheur ne lui répondit rien, si grande était la force de son amour. Et, chaque matin il appelait la sirène ; au milieu de chaque jour il l'appelait de nouveau, et le soir son nom résonnait encore sur ses lèvres. Pourtant elle ne se levait pas de la mer pour venir à sa rencontre et nulle part il ne parvenait à la découvrir, quoiqu'il cherchât dans les fleuves de la mer, dans les vallées qui sont en dessous des vagues, dans les flots que la nuit fait pourpres, dans les flots que l'aube laisse gris.

Et, après que la seconde année fut écoulée, l'âme dit, vers le soir, au jeune pêcheur, tandis qu'il se trouvait tout seul dans sa hutte :

— Voyons ! je t'ai tenté par le mal, puis je t'ai tenté par le bien, et ton amour

est plus fort que moi. C'est pourquoi je ne tenterai pas plus longtemps : mais, je t'en prie, souffre que j'entre dans ton cœur, de sorte que je ne fasse qu'un avec toi comme autrefois.

— Certainement, tu le peux, dit le jeune pêcheur, car pendant tous ces jours que, sans un cœur, tu parcourus le monde, tu dois avoir beaucoup souffert.

— Hélas ! s'écria l'âme, je ne puis trouver aucune entrée pour pénétrer en toi, tellement ton cœur est envahi par l'amour !

— Et pourtant je voudrais pouvoir t'aider ! fit le jeune pêcheur.

Et, tandis qu'il parlait, arriva de la mer un grand cri douloureux, comme ce cri que les hommes entendent quand un enfant de la mer est mort. Et le jeune pêcheur bondit hors de sa hutte et courut au rivage. Et les

vagues noires se précipitaient vers la plage, portant avec elles quelque chose qui était plus brillant que l'argent. C'était blanc comme le ressac, et comme une fleur cela flottait sur les vagues. Et le ressac prit cette chose aux vagues, et l'écume la prit au ressac, et le rivage la reçut, et le jeune pêcheur vit, gisant à ses pieds, le corps de la petite sirène. Morte à ses pieds, elle était, gisante.

Tout en larmes, comme quelqu'un que la douleur accable, il se jeta à terre auprès d'elle, baisa la froide rougeur de ses lèvres et joua avec l'ambre humide de sa chevelure. Il se jeta auprès de la morte sur le sable, pleurant comme quelqu'un que la joie fait vibrer et avec ses bras hâlés il l'attira contre sa poitrine. Humides étaient ses lèvres, et il mit un baiser sur elles. Salé était le miel de sa

chevelure, mais il le goûta avec une amertume bienheureuse. Il baisa les paupières fermées et le parfum d'air libre et sauvage contenu en ces coupes était moins salé que ses larmes.

Et devant cette morte il fit son acte de contrition. Dans les coquilles de ses oreilles il répandit le vin âpre de son récit. Il prit ses petites mains à son cou et avec ses doigts il toucha le fin roseau qui était sa gorge. Amère, amère était sa joie exaltée et pleine d'étrange bonheur était sa souffrance.

La noire mer s'approchait et la blanche écume se lamentait comme un lépreux. Avec ses blanches griffes d'écume la mer s'étirait sur le rivage. Du palais du Roi de la mer vint un cri de deuil, encore, et au loin sur les flots les grands tritons soufflèrent de rauques appels dans leurs trompes.

— Fuis, dit au pêcheur son âme, car de plus en plus la mer monte, et, si tu tardes encore elle va t'anéantir. Fuis ! j'ai peur pour toi, car je vois que de nouveau ton cœur est fermé aux conseils de ma raison par la puissance de ton amour. Fuis ! va te mettre en sûreté ! Car vraiment tu ne m'enverras plus sans un cœur dans un autre monde !

Mais le jeune pêcheur n'écoutait point son âme ; s'adressant à la petite sirène, il lui dit :

— L'Amour est plus haut que la Sagesse, plus précieux que la Richesse, plus beau que ne sont les filles des hommes. Le feu est impuisant à le détruire, l'eau ne peut l'éteindre. Je t'appelais à l'aube de chaque jour, et tu n'as point répondu à mon appel. La lune entendit résonner ton nom, et pourtant tu ne faisais pas attention à mes cris. Par malheur,

je t'avais abandonnée ; par fatalité je m'en étais allé voyager ! Et cependant, toujours ton souvenir aimé habitait en moi, toujours il subsistait aussi fort ; rien ne l'avait diminué, quoique j'eusse contemplé le mal, et quoique j'eusse contemplé le bien. Et maintenant que tu es morte, sûrement je m'en vais mourir aussi !

Et son âme le suppliait de fuir ; mais il ne voulait pas, si grand était son amour. Et la mer approchait, approchait, tentant de le couvrir de ses vagues. Et, voyant que la fin était proche, il couvrit de baisers fous les froides lèvres de la sirène, et le cœur qui était en lui se rompit.

Et, comme parla toute puissance de l'Amour se rompait le cœur, l'âme, trouvant une voie libre, entra et s'unit à lui ainsi que jadis. Et la mer couvrit de ses vagues le jeune pêcheur.

\*

Et, le matin, le prêtre vint pour bénir la mer, car elle avait été agitée. Et avec lui s'avançaient les moines et les chantres, les porte-cierges et les balanceurs d'encensoirs ; et une grande foule les accompagnait.

Et, quand le prêtre arriva sur la plage, il vit le jeune pêcheur couché dans le ressac, étreignant contre lui le corps de la petite sirène. Et il se recula, avec un air irrité et, après avoir fait le signe de la croix, s'écria :  
— Je ne bénirai point la mer ni rien de ce qu'elle porte. Maudit soit le peuple de la mer, maudits soient tous ceux qui ont commerce avec lui. Et quant à celui qui pour son amante oubliâ le respect de Dieu et qui est maintenant là avec sa male fée, frappé par la colère du ciel, emportez son cadavre, empor-



tez aussi celui de sa compagne et enterrez-les dans le coin des réprouvés, sans placer de croix sur leur tombe, ni aucun signe, de telle sorte que l'on ne puisse savoir où ils gisent en la terre. Car maudits ils étaient pendant leur vie et maudits ils seront dans la mort !

Et la foule agit comme on lui en donnait l'ordre et dans le coin des réprouvés, où il n'y a point d'herbe douce qui croit, on creusa une fosse profonde, et on y descendit ces choses mortes.

\*

Et, après que la troisième année fut écoulée, un jour, qui était un jour de fête sainte, le prêtre se rendit à la chapelle pour montrer au peuple les blessures du Seigneur et lui parler de la colère divine.

Et comme, ayant revêtu ses habits sacerdotaux, il était entré dans le chœur et s'inclinait devant l'autel, il vit que cet autel était couvert de fleurs étranges qui lui étaient inconnues. Etrangères elles étaient, d'une curieuse beauté, et cette beauté le troublait, et leur parfum semblait doux à ses narines. Et il ressentait de la joie en son cœur sans comprendre d'où elle venait.

Et, après avoir ouvert le tabernacle et encensé l'ostensoir qui s'y trouvait renfermé, après qu'il eut montré la belle hostie aux fidèles, et qu'il l'eut recachée sous le voile des voiles, il commença son allocution, qui devait avoir pour sujet le courroux du Seigneur. Mais la beauté des blanches fleurs le troublait, leur parfum était doux à ses narines, et d'autres paroles sortirent de ses lèvres, non pas sur la colère divine, mais sur ce dieu

dont le nom est l'Amour. Et pourquoi il parlait ainsi, il n'en savait rien.

Et quand il eut fini, la foule pleura, et le prêtre retourna à la sacristie, les yeux emplis de larmes. Et les doyens entrèrent, le dévêtirent de l'aube, et lui enlevèrent la ceinture, le manipule et l'étole. Et il restait là, comme perdu en rêves.

Et, après que les doyens l'eurent dévêtu, il les considéra et leur dit :

— Quelles sont ces fleurs qui ornent l'autel et d'où viennent-elles ?

Et ils répondirent :

— Quelles fleurs ce sont, il nous est impossible de le dire ; mais elles viennent du champ des réprouvés.

Et le prêtre commença à trembler, retourna à sa maison, et se mit en prières.

Et le matin, quand il fut à peine jour, il

sortit avec les moines et les chantres, avec les porteurs de cierges et les balanceurs d'encensoirs, et une grande foule les accompagnait. On arriva sur la plage, et il bénit la mer, et toute la vie sauvage et libre qui est en elle. Les faunes aussi, il les bénit, les petits êtres qui dansent dans les forêts, et les créatures aux yeux brillants qui regardent à travers le feuillage des arbres, toutes les choses qui vivent dans le monde créé par Dieu il les bénit, et la foule était ravie de joie et d'extase. Et depuis, plus jamais dans le coin des réprochés ne fleurirent fleurs d'aucune sorte ; le champ resta nu comme autrefois. Et plus jamais le peuple de la mer ne vint dans la baie comme jadis, car il était allé vers une autre contrée du royaume des vagues.



**L'ENFANT-ÉTOILE**



## L'ENFANT-ÉTOILE

Il y a bien longtemps deux pauvres bûcherons rentraient chez eux à travers une grande forêt de pins. C'était l'hiver, une nuit d'aigre bise, Une épaisse couche de neige couvrait le sol et les branches des arbres étaient toutes blanches ; le gel ne cessait de casser les petites brindilles de chaque côté du chemin, tandis qu'ils passaient ; et lorsqu'ils arrivèrent au Torrent de la Montagne, il était suspendu en l'air, immobile, car le Roi des glaces lui avait donné un baiser.



Si froid faisait-il, que les animaux et les oiseaux eux-mêmes ne savaient plus que devenir.

« Hou ! » grognait le loup, tout en clopinant par les broussailles avec sa queue entre les jambes, « quelle température effroyable !  
« Pourquoi le gouvernement ne veille-t-il pas  
« à ce qu'il fasse meilleur ? »

« Ouitte ! ouitte ! ouitte !! » gazouillaient les linottes, « la vieille terre est morte et on  
« l'a couchée dans son blanc linceul. »

« La terre va se marier et c'est sa robe de  
« noces », roucoulaient entre elles les tourterelles. Leurs petites pattes roses étaient pour ainsi dire crevassées par le gel, mais elles croyaient de leur devoir de considérer les choses à un point de vue romanesque.

« Quelle bêtise ! » fit en grondant le loup,  
« je vous dis que tout cela c'est de la faute

« du gouvernement et si vous ne me croyez  
« point, je vous dévore. » Le loup voyait tout  
au point de vue pratique et n'était jamais à  
court d'arguments.

« Pour ma part », intervint le pic, qui était  
« philosophe dans l'âme, « je me soucie peu  
« des théories atomiques. Lorsqu'une chose  
« est, elle est : pour l'instant il fait terri-  
« blement froid. »

Et c'était vrai : il faisait terriblement froid.  
Les petits écureuils, qui vivaient dans le creux  
du grand sapin, sans discontinuer se frottaient  
le nez entre eux pour se tenir chaud et les  
lapins se roulaient en boule dans leurs ter-  
riers, ne se risquant même pas à jeter un coup  
d'œil au dehors. Les seules créatures que ce  
froid semblait réjouir, c'étaient les grands hi-  
boux cornus.

Leurs plumes étaient comme raidies par le

givre, mais cela ne les gênait point : ils faisaient rouler leurs grands yeux jaunes et s'appelaient les uns les autres par toute la forêt : « tu wit, tu wou, tu wit, tu wou ! quel temps exquis nous avons ! »

Et toujours, toujours de l'avant, marchaient les deux bûcherons, soufflant vigoureusement dans leurs doigts et battant la semelle sur la neige durcie avec leurs grands souliers ferrés. Une fois ils tombèrent dans une masse épaisse de neige et ils sortirent de là blancs comme des meuniers, quand les meules broient le grain ; une autre fois ils glissèrent sur la glace dure et lisse d'un marais, leurs fagots rompirent leurs liens et ils eurent à les ramasser tous et à les refaire ; une autre fois ils crurent avoir perdu leur route et une grande terreur s'empara d'eux, car ils savaient que la neige est cruelle à ceux qui s'endorment dans ses

bras. Mais ils se fièrent à l'intercession du bon saint Martin qui veille sur les voyageurs, revinrent sur leurs traces, marchant avec précaution, et finirent par arriver à la lisière de la forêt : ils aperçurent là, tout en bas, dans la vallée, en dessous d'eux, les lumières du village où ils avaient leur maison.

Ils étaient si ravis d'être au bout de leurs peines qu'ils se mirent à rire tout haut : la terre leur apparaissait comme une fleur d'argent et la lune comme une fleur d'or.

Pourtant, après cet accès de joie vint de la tristesse, car ils se ressouvirent de leur pauvreté, et l'un d'eux dit à l'autre :

— Pourquoi nous livrer à la joie quand nous voyons que le bonheur de la vie est pour les riches et non pour des gens comme nous ? Il eût mieux valu périr de froid dans la forêt

ou que quelque bête féroce se fût précipitée sur nous et nous eût dévorés !

— En vérité, répondit son compagnon, une grande part est donnée à quelques-uns et une petite part aux autres. L'injustice a formé les lots en ce monde et rien n'a été partagé également, si ce n'est la tristesse.

Mais, tandis qu'ils se lamentaient sur leur misère, advint une chose étrange : tomba du ciel une très brillante et très belle étoile. Elle glissa d'un côté du ciel, passant dans sa course à côté d'autres étoiles et, pendant qu'ils regardaient, émerveillés, il leur sembla qu'elle tombait derrière un groupe de saules tout près d'une petite bergerie, à un jet de pierre de l'endroit où ils se trouvaient.

— Eh bien ! voilà un trésor pour qui le découvrira ! s'écrièrent-ils et ils coururent

tout fiévreux, dans la direction où venait de tomber ce qu'ils croyaient être de l'or.

Et l'un d'eux, courant plus vite que son compagnon, le devança, se fraya un passage à travers les branches des saules, arriva de l'autre côté et... il y avait vraiment là, par terre, quelque chose qui brillait comme de l'or. Il alla dans cette direction, se pencha et couvrit cette chose des deux mains : et c'était un manteau tissé d'or, curieusement orné d'étoiles et tout plissé en plis nombreux. Et il cria à son camarade qu'il avait trouvé le trésor tombé du ciel, et quand celui-ci fut arrivé, ils s'assirent dans la neige et déplièrent les plis du manteau pour pouvoir opérer le partage des pièces d'or. Mais, hélas ! il n'y avait ni or, ni argent, ni aucun trésor d'aucune sorte : seulement un petit enfant qui dormait.

Et l'un des bûcherons dit à l'autre :

— Voilà tout notre espoir sombré ! Nous n'avons pas de chance, car de quel profit est un enfant ? Laissons-le ; continuons notre route, puisque nous sommes de pauvres gens et que nous avons des enfants à nous pour lesquels nous devons réserver tout le paingagné.

Mais son compagnon lui répondit :

— Non, ce serait mal de laisser périr cet enfant dans la neige et, quoique je sois aussi pauvre que tu l'es et que j'aie beaucoup de bouches à nourrir avec peu de chose dans le pot au feu, je l'emporterai cependant chez moi et ma femme en prendra soin.

Avec tendresse, il releva l'enfant et l'ayant roulé dans le manteau afin de le préserver du froid aigu, il continua sa route en descendant la montagne vers le village, son camarade traitant de folie sa bonté d'âme.

Et quand ils arrivèrent au village, son camarade lui dit :

— Tu as l'enfant ; donne-moi le manteau, car nous devons nous partager la trouvaille.

Mais il répondit :

— Nullement, car le manteau n'est ni à moi ni à toi ; il est à l'enfant ; et, lui souhaitant adieu, il se dirigea vers sa maison et frappa à la porte.

Et lorsque sa femme ouvrit la porte et vit que son mari revenait sain et sauf, elle lui mit les bras autour du cou et lui donna un baiser ; elle le débarrassa de son fagot de bois, enleva la neige de ses souliers et l'invita à entrer. Mais il lui dit :

— J'ai fait une trouvaille dans la forêt et je te l'ai apportée pour que tu en prennes soin ; et en disant cela, il ne bougeait pas du seuil.

— Qu'est-ce donc ? s'écria-t-elle. Montre-



moi ce que c'est, car la maison est nue et nous avons besoin de bien des choses !

Et il ouvrit le manteau et apparut l'enfant endormi.

— Hélas ! mon homme ! murmura-t-elle, n'avons-nous pas déjà assez d'enfants à nous, pour que tu amènes encore à notre foyer l'enfant d'un autre ? Et qui sait s'il ne nous apportera pas le malheur ? Et comment allons-nous pouvoir le soigner ?

Et elle était irritée contre lui.

— Non pas ; c'est un *Enfant-Etoile*, répondit-il ; et il raconta l'étrange incident.

Mais elle ne s'apaisa point, se moqua de lui, eut des mots de colère, s'écriant :

— Nos enfants manquent de pain et nous irions nourrir l'enfant d'autrui ? Qui donc ici s'occupera de nous ? Qui nous donnera la nourriture ?

— Mais, Dieu ne prend-il pas soin des moineaux et ne les nourrit-il point ? répondit-il.

— Les moineaux ne meurent-ils donc pas de faim pendant l'hiver ? demanda-t-elle. Et n'est-ce pas l'hiver maintenant ?

Et le mari restait muet et il ne quittait pas le seuil. Et une bise plus aiguë arriva de la forêt par la porte ouverte et fit trembler la femme, et elle eut un frisson et dit :

— Si tu fermais la porte. Il arrive par là un froid glacial dans la maison et je suis transie.

— Dans une maison où il y a un cœur dur, n'arrive-t-il pas toujours une bise glaciale ?

Et la femme ne répondit rien, mais s'accroupit auprès du feu.

Et après quelques instants, elle se retourna vers son mari et ses yeux étaient pleins de larmes. Et il entra vite et plaça l'enfant dans ses bras : elle lui donna un baiser et le cou-

cha sur le petit lit où dormait le plus jeune de ses enfants. Et le lendemain le bûcheron prit le curieux manteau d'or et le déposa dans une grande armoire, et un collier d'ambre qui entourait le cou de l'enfant, sa femme le prit aussi et le déposa également dans l'armoire.

\*

C'est ainsi que l'Enfant-Etoile fut élevé avec les enfants du bûcheron et s'assit à la même table qu'eux et devint leur compagnon de jeux. Et d'année en année, il devenait de plus en plus beau, à tel point que tous les habitants du village étaient émerveillés, car ils étaient hâlés et avaient des cheveux noirs, tandis que lui avait la peau blanche et fine comme de l'ivoire et ses boucles ressemblaient à des guirlandes d'asphodèles. Ses lèvres, aussi, étaient comme les pétales d'une

fleur rouge ; ses yeux, comme des violettes au bord d'un clair ruisseau et son corps comme le narcisse d'un champ vierge.

Pourtant, sa beauté le rendait mauvais. Car il devint fier, égoïste, cruel. Les enfants du bûcheron et les autres enfants du village, il les méprisait, disant qu'ils étaient de basse naissance, tandis que lui était noble, puisqu'il descendait d'une Etoile : il avait pris toute autorité sur eux et les traitait comme ses serviteurs. Il n'avait aucune pitié pour les pauvres, les aveugles, les estropiés ou, en général, les malheureux ; tout au contraire, il leur lançait des pierres, les chassait sur la grand'route et leur disait d'aller mendier leur pain ailleurs : jamais on ne les voyait plus venir demander l'aumône dans ce village. Il semblait n'être ému que par la Beauté, se moquant des faibles et des contre-

faits et se jouant de leur faiblesse et de leurs infirmités ; c'était lui-même qu'il aimait et, pendant l'été, tandis que les vents étaient au repos, il se couchait près de la source dans le verger du prêtre et se penchait pour contempler la merveille de sa propre face, riant de plaisir au spectacle de sa propre beauté.

Souvent le bûcheron et sa femme le grondaient : « Nous ne t'avons point traité comme  
« tu traites ceux qui sont seuls, malheureux,  
« et n'ayant personne pour les assister. Pour-  
« quoi donc es-tu si cruel envers ceux qui  
« ont besoin de compassion ? »

Souvent le vieux prêtre le faisait chercher et tâchait de lui enseigner l'amour envers les créatures vivantes, disant : « La mouche est  
« ta sœur. Ne la maltraite point. Les oiseaux  
« qui errent dans la forêt doivent avoir la li-  
« berté. Pourquoi les prendre au piège dans

« le seul but de t'amuser ? Dieu créa le ver de  
« terre et la taupe : il leur assigna à chacun  
« son rôle. Pourquoi veux-tu apporter la souf-  
« france dans le royaume de Dieu ? Même le  
« bétail des champs loue le Seigneur. »

Mais l'Enfant-Etoile ne faisait pas attention à ces paroles et il prenait un air rechigné, se mettait à siffler, puis il allait rejoindre ses compagnons et reprenait son rôle de despote. Et ses compagnons le suivaient, car il était beau et preste, savait danser, jouer du chalumeau et faire de la musique. Et partout où il les conduisait, ils le suivaient, et n'importe ce qu'il ordonnait, ils le faisaient. Et quand il perçait avec un roseau pointu les yeux troubles d'une taupe, ils riaient, et quand il lançait des pierres à un lépreux, ils riaient aussi. Et en tout il les dominait, et ils devinrent durs de cœur comme il l'était.

\*

Maintenant il advint qu'un jour une vieille mendiante passa par le village. Ses vêtements étaient usés, tout en loques, et ses pieds saignaient de la longue marche qu'elle avait faite sur le dur pavé des routes : elle se trouvait en fort mauvaise posture. Et comme elle n'en pouvait plus de fatigue, elle s'était assise sous un marronnier pour se reposer.

Mais dès que l'Enfant-Etoile l'aperçut, il dit à ses compagnons :

— Voyez donc là-bas ! Il y a une espèce d'horrible mendiante sous la belle verdure de ce marronnier. Arrivez, nous allons la faire déguerpir, car elle est laide, et de vilaine mine

Il approcha donc et lui lança des pierres, en se moquant d'elle : la mendiante le regardait avec des yeux terrifiés qui ne le quittaient

pas. Et, quand le bûcheron, qui était occupé à fendre des bûches dans un hangar tout proche, vit ce que faisait l'Enfant-Etoile, il courut à lui et le repoussa, disant :

— Comme tu as le cœur dur, vraiment, et ignores la pitié, quel mal t'a donc fait cette pauvre femme pour que tu la traites de la sorte ?

Et l'Enfant-Etoile devint rouge de colère, frappa du pied et répondit :

— Qui êtes-vous donc pour oser me questionner sur ce que je fais ? Je ne suis pas votre fils et ne vous dois point obéissance !

— Tu dis vrai, répliqua le bûcheron, mais n'ai-je pas eu pitié de toi lorsque je te trouvais dans la forêt ?

Et quand la femme entendit ces paroles, elle poussa un grand cri et tomba en syncope. Et le bûcheron la transporta dans sa



maison et sa femme la soigna et quand la mendiante eût recouvré ses sens, ils placèrent devant elle à boire et à manger, lui disant de reprendre courage et de se réconforter.

Elle ne voulut ni boire ni manger, mais demanda au bûcheron :

— Ne disais-tu pas que l'enfant a été trouvé dans la forêt ? Et n'y a-t-il pas dix ans de cela ?

Et le bûcheron répondit :

— Oui, c'est dans la forêt que je le trouvai et il y a de cela dix années.

— Et n'y avait-il rien de caractéristique sur lui ? s'écria-t-elle. Ne portait-il pas au cou un collier d'ambre ? N'était-il pas roulé dans un manteau en tissu d'or brodé d'étoiles ?

— En vérité, répondit le bûcheron, c'était exactement comme vous le dites.

Et il retira de l'armoire où ils avaient été

renfermés le manteau et le collier d'ambre et les lui montra.

Et quand elle les vit, elle se mit à pleurer de joie, disant :

— C'est mon petit enfant que j'avais perdu dans la forêt. Je t'en prie, fais le venir à l'instant, car pour le retrouver j'ai voyagé par le monde entier.

Le bûcheron et sa femme sortirent et appelèrent l'Enfant-Etoile :

— Reviens à la maison ; tu y trouveras ta mère qui t'attend.

Il se précipita dans la maison, rempli de stupéfaction, éperdu de bonheur. Mais dès qu'il aperçut celle qui l'attendait, il eut un rire dédaigneux et dit :

— Eh bien ! où est donc ma mère ? je ne vois ici que cette vile mendiante !

Et la femme lui répondit :

— Je suis ta mère !

— Tu es folle de me parler ainsi, s'écria l'Enfant-Etoile d'un ton irrité, je ne suis pas ton fils, car tu es une mendiante, tu es laide, et toute en haillons. Va-t'en d'ici, que je ne revoie plus ta sottise figure !

— Non, car en vérité, tu es mon petit enfant que je portais dans la forêt, s'écria-t-elle et elle tomba à genoux, tendant les bras vers lui. Les brigands t'avaient enlevé puis abandonné pour te laisser mourir, fit-elle à mi-voix, mais je t'ai reconnu dès que je t'ai vu, et ce que tu portais de caractéristique je l'ai reconnu aussi, le manteau en tissu d'or et le collier d'ambre. C'est pourquoi, je t'en supplie, viens avec moi, car par le monde entier j'ai voyagé pour te retrouver. Viens avec moi, mon fils, car j'ai soif de ton amour.

Mais l'Enfant-Etoile ne bougea point, il

ferma les portes de son cœur pour qu'elle n'y entrât pas : on n'entendait d'autre bruit que les pleurs de la femme en proie au chagrin.

Et finalement il lui adressa la parole, et sa voix était dure et amère.

— Si vraiment tu es ma mère, dit-il, tu aurais mieux fait de rester où tu étais que de venir ici m'humilier, moi qui pensais être le fils d'une étoile et non l'enfant d'une mendicante, ainsi que tu l'affirmes, c'est pourquoi va-t'en et que je ne te revoie plus jamais !

— Hélas ! mon fils ! s'écria-t-elle, ne veux-tu pas m'embrasser avant que je m'en aille ? Car j'ai beaucoup souffert pour te retrouver !

— Non ! dit l'Enfant-Etoile, tu as un visage trop repoussant ; je préférerais donner un baiser à un serpent ou à un crapaud.

Et la femme se leva et s'en alla dans la forêt, pleurant amèrement, et quand l'En-

fant-Etoile vit qu'elle était partie, il fut content et s'en retourna auprès de ses camarades pour jouer de nouveau avec eux.

Mais quand ils l'aperçurent qui s'avavançait, ils se moquèrent de lui, disant : « Voyez donc !  
« il est horrible comme un crapaud et répugn  
« gnant comme une vipère ! Va-t'en d'ici, car  
« nous ne souffrirons pas que tu joues avec  
« nous ! », et ils le chassèrent hors du jardin.

Et l'Enfant-Etoile, dépité, songea à part lui :  
Que viennent-ils donc de me dire ! Je vais  
regarder dans la source ; elle me parlera de  
ma beauté.

Et il s'en alla à la source et y regarda,  
mais..... sa face était comme la face d'un  
crapaud et son corps était squameux  
comme celui d'un serpent. Et il se jeta sur  
l'herbe et pleura, se disant à lui-même :  
Sûrement c'est la punition de ma faute. Car

j'ai renié ma mère, je l'ai chassée, j'ai été envers elle fier et cruel. C'est pourquoi je m'en vais partir ; par le monde entier je veux aller à sa recherche, et je ne me reposerai point avant de l'avoir retrouvée.

Et alors vint à lui la petite fille du bûcheron ; elle lui mit la main à l'épaule et dit :

— Q'importe pour nous que tu aies perdu ta beauté ? Reste avec nous : je ne me moquerai jamais de toi !

Et il lui répondit :

— Non ; j'ai été cruel envers ma mère, et comme punition le malheur a fondu sur moi. C'est pourquoi je m'en vais partir d'ici et voyager par le monde jusqu'à ce que je la retrouve, et qu'elle m'accorde son pardon.

Et il s'enfuit dans la forêt, criant à sa mère de venir à lui, mais aucune réponse n'arrivait. Tout le long du jour il l'appela et quand le

soleil se coucha, il s'étendit sur un lit de feuilles, et les oiseaux et les animaux s'écartaient de lui, car ils se souvenaient de sa cruauté, et il resta seul, avec le crapaud qui veillait sur lui et la lente vipère qui s'étirait tout près.

Et le lendemain matin il se leva, cueillit aux arbres quelques baies amères qu'il mangea ; puis il se remit en route par la grande forêt, pleurant à chaudes larmes. Et, à chaque rencontre, il demandait si par hasard on n'avait pas vu sa mère.

Il dit à la taupe : « Tu peux aller sous terre.  
« Est-ce que ma mère y est ? »

Et la taupe répondit : « Tu m'as crevé les  
« yeux. Comment pourrais-je voir. »

Il dit à la linotte : « Tu peux voler par-  
« dessus les arbres et voir le monde entier.  
« Aperçois-tu ma mère ? »

Et la linotte répondit : « Tu m'as, par jeu, coupé les ailes. Comment pourrais-je voler ? »

Et au petit écureuil, qui vivait dans le sapin et était tout seul, il demanda : « Où est ma mère ? »

Et l'écureuil répondit : « Tu as tué les miens. Cherches-tu à tuer les tiens aussi ? »

Et l'Enfant-Etoile pleurant, courba la tête et demanda pardon aux créatures de Dieu ; il poursuivit sa route à travers la forêt, cherchant toujours la mendiante. Et, le troisième jour, il parvint à la lisière de la forêt et descendit dans la plaine.

Et quand il passait par les villages, les enfants se moquaient de lui et lui jetaient des pierres ; les paysans ne permettaient même point qu'il se couchât dans leur grange, de peur qu'il ne communiquât la rouille au blé engrangé, tellement il était horrible à voir, et



les gens de service le chassaient : il n'y avait personne qui le prit en pitié. Et nulle part il ne pouvait avoir aucune nouvelle de la mendicante qui était sa mère, bien que pendant trois années il eût voyagé par le monde et souvent eût cru la voir sur la route devant lui ; il l'avait appelée, avait tellement couru après elle que les cailloux pointus avaient mis ses pieds en sang. Mais l'atteindre, il n'y était point parvenu, et les gens qui habitaient le long du chemin disaient toujours qu'ils ne l'avaient pas vue, ni aucune femme qui lui ressemblât ; et ils s'amusèrent de sa douleur.

Pendant l'espace de trois années, il voyagea par le monde, et dans le monde il n'y eut pour lui, ni parole d'amour, ni marque de bonté, ni pitié ; mais le vaste monde fut comme il avait été lui-même autrefois, en ses jours de grand orgueil.

\*

Et un soir il arriva à la porte d'une cité fortifiée qui s'élevait près d'une rivière et, las, les pieds saignants comme il les avait, il voulut passer. Mais les soldats qui étaient de garde lui barrèrent le chemin avec leurs halberdes et lui dirent d'une voix rude :

— Qu'as-tu à faire dans la cité ?

— Je suis à la recherche de ma mère, répondit-il, et je vous prie de me laisser passer, car il se peut qu'elle se trouve dans cette cité.

Mais ils se moquèrent de lui, et l'un d'eux qui avait une barbe noire flottante déposa son bouclier et s'écria :

— En vérité, ta mère ne sera pas fort réjouie en te voyant, car tu es plus laid que le

crapaud des marais ou le serpent qui rampe dans la boue. Hors d'ici ! ta mère n'habite pas dans la cité.

Et un autre, qui tenait à la main une bannière jaune, lui dit :

— Qui est ta mère, et pourquoi voyages-tu à sa recherche ?

Et il répondit :

— Ma mère est une mendiante tout comme moi je suis un mendiant. Je l'ai traitée mal et je vous prie de me laisser passer, afin qu'elle puisse m'accorder son pardon, si, par hasard, elle est de séjour dans cette cité.

Mais ils ne voulurent pas et le piquèrent avec leurs armes.

Et tandis qu'il faisait demi-tour pour s'en aller, en pleurant, quelqu'un dont l'armure était ornée de fleurs, et sur le cas que duquel il

y avait un lion ailé, arriva et s'informa auprès des gardes pour savoir qui était celui qui avait demandé accès dans la cité. Et ils lui dirent :

— C'est un mendiant, l'enfant d'une mendiante : nous l'avons chassé.

— Mais il ne fallait pas agir ainsi, s'écria-t-il en riant, nous allons vendre cette horrible créature comme esclave et avec le prix nous payerons un bol de vin sucré.

Et un homme d'âge, au regard mauvais, qui passait par là, les appela et dit : « Je vous l'achète pour ce prix » et, après avoir payé, il saisit l'Enfant-Etoile par la main et le mena dans la cité.

Et, après qu'ils eurent parcouru un grand nombre de rues, ils arrivèrent à une petite porte dans un mur, qui était couverte par un arbre à grenades. Et le vieillard toucha la

porte avec un anneau de jaspe gravé, et elle s'ouvrit : ils descendirent par cinq marches d'airain dans un jardin empli de pavots et de jarres vertes en terre cuite. Et alors le vieillard tira de son turban une écharpe de soie à dessins, banda au moyen de cette écharpe les yeux de l'Enfant-Etoile et le poussa devant lui. Et quand le bandeau fut enlevé de ses yeux, l'Enfant-Etoile se trouva dans un cachot éclairé par une lanterne de corne.

Et le vieil homme posa devant lui un peu de pain moisi sur un tranchoir et lui dit : « Mange », et un peu d'eau saumâtre dans une tasse et lui dit : « Bois ». Et quand il eut fini de manger et de boire, le vieil homme sortit, verrouilla la porte, et l'assujettit au moyen d'une chaîne de fer.

\*

Et le lendemain le vieil homme, qui était en réalité un des plus experts magiciens de la Lybie et avait appris son art d'un de ceux qui habitaient dans les tombes du Nil, entra dans le cachot et d'un air mauvais, lui dit :

— Dans un bois situé tout près de la porte de cette cité de giaours, il y a trois pièces d'or. L'une d'elles est en or blanc, l'autre en or jaune et l'or de la troisième est rouge. Aujourd'hui tu me rapporteras la pièce d'or blanc, sinon tu recevras de ma main une centaine de coups. Va-t'en tout de suite, et au coucher du soleil je t'attendrai à la porte du jardin. Rappelle-toi que tu dois me rapporter la pièce d'or blanc ou cela ira mal pour toi, car tu es mon esclave, que j'ai acheté pour un bol de vin sucré.

Et il banda les yeux de l'Enfant-Etoile avec l'écharpe de soie à dessins et le conduisit par toute la maison, par le jardin de pavots et par l'escalier aux marches d'airain. Et, ayant ouvert la petite porte au moyen de son anneau, il le poussa dans la rue.

\*

Et l'Enfant-Etoile sortit par la porte de la cité et arriva au bois dont lui avait parlé le magicien.

Et ce bois était fort beau vu de l'extérieur et semblait plein d'oiseaux chanteurs et de fleurs aux doux parfums, et l'Enfant-Etoile y entra le cœur joyeux. Pourtant sa beauté lui fut de peu d'agrément, car partout où il allait, d'après ronces et des épines se levaient du sol et embarrassaient sa marche, de méchantes

orties le piquaient, et les chardons le perçaient de leurs poignards : il était dans une détresse profonde. Et nulle part il ne pouvait découvrir la pièce d'or blanc dont lui avait parlé le magicien, bien qu'il la cherchât depuis le matin jusqu'à midi et depuis midi jusqu'au coucher du soleil. Alors il retourna dans la direction de la maison, pleurant amèrement, car il savait ce qui l'y attendait.

Mais lorsqu'il fut arrivé à la lisière du bois, il entendit partir d'un fourré un cri comme de quelqu'un qui serait dans la peine. Et oubliant son propre chagrin, il courut vers l'endroit d'où partait le cri et aperçut un lièvre qui était pris dans un piège tendu par quelque chasseur.

Et l'Enfant-Etoile eut pitié de l'animal, le délivra et lui dit :



— Je ne suis moi-même qu'un esclave et pourtant je te donne la liberté.

Et le lièvre répondit :

— Oui, tu m'as donné la liberté ; maintenant que puis-je te donner en retour ?

Et l'Enfant-Etoile lui dit :

— Je suis à la recherche d'une pièce d'or blanc et je ne puis la découvrir nulle part ; cependant il faut que je l'apporte à mon maître, sinon il me battra.

— Viens donc avec moi, dit le lièvre, je te conduirai vers la pièce d'or, car je sais où elle est cachée et à quoi elle doit servir.

Et l'Enfant-Etoile suivit le lièvre et... dans le creux d'un chêne il aperçut la pièce d'or blanc qu'il cherchait. Et il fut rempli de joie et il la saisit, disant au lièvre :

— Le service que je t'avais rendu, tu me l'as rendu bien au-delà de ce qu'il valait,

et si j'ai été bon pour toi, tu viens de l'être cent fois plus pour moi.

— Nullement, répondit le lièvre, j'ai agi envers toi comme tu as agi envers moi, et il s'enfuit rapidement tandis que l'Enfant-Etoile se dirigeait vers la cité.

Et à la porte de la cité était assis quelqu'un qui avait la lèpre. Sur sa face était rabattu un capuchon de toile grise et par les petits trous on voyait luire ses yeux comme des charbons ardents. Et quand il vit arriver l'Enfant-Etoile, il frappa sur un bassin de bois, agita sa clochette, et l'appela, disant :

— Donne-moi quelque chose, car je meurs de faim, on m'a chassé de la cité, et il n'y a personne qui prenne pitié de moi.

— Hélas ! s'écria l'Enfant-Etoile, je n'ai qu'une pièce d'or dans mon bissac, et si je

ne la rapporte pas à mon maître, il me battra, car je suis son esclave.

Mais le lépreux le pria en grâce, le supplia tellement que l'Enfant-Etoile eut compassion de lui et lui donna la pièce d'or blanc.

Et quand il arriva à la maison du magicien, le magicien lui ouvrit la porte, le fit entrer, et lui dit : « As-tu la pièce d'or blanc ? » Et l'Enfant-Etoile répondit : « Non. » Alors le magicien se précipita sur lui et le battit. Puis il plaça devant lui un tranchoir vide et lui dit : « Mange » et une coupe vide et lui dit : « Bois », et violemment le jeta de nouveau dans le cachot.

Et le lendemain le magicien vint auprès de lui et lui dit :

— Si aujourd'hui tu ne m'apportes pas la pièce d'or jaune, sûrement je te retiendrai comme esclave et je te donnerai trois cents coups.

Et l'Enfant-Etoile s'en alla au bois et tout le long du jour chercha la pièce d'or jaune sans pouvoir la découvrir nulle part. Et au coucher du soleil il s'assit et se mit à pleurer; et tandis qu'il pleurait vint à lui le petit lièvre qu'il avait délivré du piège.

Et le lièvre lui dit :

— Pourquoi te lamentes-tu ? Et que cherches-tu dans les bois ?

Et l'Enfant-Etoile répondit :

— Je suis à la recherche d'une pièce d'or qui est cachée ici, et si je ne la trouve pas, mon maître me battra et me retiendra en captivité.

— Suis-moi, s'écria le lièvre, et il se mit à courir dans le bois jusqu'à ce qu'il fût arrivé à une source. Et au fond de la source était la pièce d'or jaune.

— Comment te remercier ? dit l'Enfant-

Etoile, car, vois, c'est la seconde fois que tu viens à mon secours !

— Qu'est-ce que cela fait ! C'est toi qui es venu le premier à moi, répliqua le lièvre, et il s'enfuit rapidement.

Et l'Enfant-Etoile prit la pièce d'or, la mit dans son bissac, et se hâta vers la cité. Mais le lépreux le vit arriver, courut à sa rencontre et tomba à genoux devant lui, criant :

— Donne-moi quelque chose sinon je vais mourir de faim.

Et l'enfant-Etoile lui dit :

— Je n'ai dans mon bissac qu'une pièce d'or jaune et si je ne la rapporte pas à mon maître il me battra et me retiendra en captivité.

Mais le lépreux si ardemment l'implora, que l'Enfant-Etoile eut compassion et lui donna la pièce d'or jaune.

---

Et quand il arriva à la maison du magicien, le magicien lui ouvrit la porte, le fit entrer et lui dit : « As-tu la pièce d'or jaune ? » Et l'Enfant-Etoile répondit : « Non ». Alors le magicien se précipita sur lui, le battit, le couvrit de chaînes et l'enferma de nouveau dans le cachot.

Et le lendemain, le magicien vint auprès de lui et lui dit :

-- Si aujourd'hui tu m'apportes la pièce d'or rouge, je te rendrai la liberté ; mais si tu ne me l'apportes point, sûrement c'est la mort pour toi !

Et l'Enfant-Etoile s'en alla au bois et tout le long du jour il chercha la pièce d'or rouge sans pouvoir nulle part la découvrir. Et quand vint le soir, il s'assit, pleurant, et, tandis qu'il pleurait, arriva sur lui le petit lièvre.

Et le lièvre lui dit :

— La pièce d'or rouge que tu cherches est dans la grotte derrière toi. C'est pourquoi ne pleure plus, mais reprends une mine joyeuse.

— Comment pourrais-je te récompenser jamais ? s'écria l'Enfant-Etoile, car, vois, c'est la troisième fois que tu viens à mon secours !

— Qu'est-ce que cela fait ! C'est toi qui es venu à moi le premier, dit le lièvre, et il s'enfuit rapidement.

Et l'Enfant-Etoile entra dans la grotte et dans le coin le plus éloigné il trouva la pièce d'or rouge. Il la mit dans son bissac et se hâta vers la cité. Et le lépreux, le voyant venir, se plaça au milieu de la route et s'écria :

— Donne-moi la pièce d'or rouge, sinon il me faut mourir !

Et l'Enfant-Etoile eut compassion encore une fois et lui donna la pièce d'or rouge, disant :

---

— Ta détresse est plus grande que la mienne ; et pourtant il avait le cœur gros, car il savait ce qui l'attendait en rentrant.

\*

Mais, voyez ! Comme il passait la porte de la cité, les gardes s'inclinèrent devant lui et lui rendirent hommage disant : « Comme il est beau, notre maître ! » et une foule de gens se mit à le suivre, criant : « Sûrement dans le monde entier il n'est personne qui soit aussi beau ! » L'Enfant-Etoile pleurait : « Ils se moquent de moi, sans doute ; ils traitent légèrement ma misère. » Et le concours du peuple était si grand qu'il perdit son chemin et, à la fin, se trouva sur une vaste place carrée où s'élevait le palais d'un Roi.



Et la porte du palais s'ouvrit ; et les prêtres et les hauts fonctionnaires de la ville s'avancèrent à sa rencontre, s'inclinèrent devant lui et lui dirent :

— Tu es le Maître que nous attendions et le fils de notre Roi. »

Et l'Enfant-Etoile leur répondit :

— Je ne suis pas le fils d'un roi, mais l'enfant d'une pauvre mendiante. Et comment peut-on dire que je suis beau, quand je sais combien je suis horrible à voir !

Alors celui dont l'armure était ornée de fleurs d'or et sur le casque duquel il y avait un lion ailé tendit vers lui son bouclier et s'écria :

— Comment Votre Majesté peut-elle dire qu'elle n'est point belle ?

Et l'Enfant-Etoile regarda dans le bouclier et... sa face était comme elle avait été jadis ; sa beauté lui était rendue, et dans ses yeux il

aperçut quelque chose qu'il n'y avait jamais aperçu.

Et les prêtres et les hauts fonctionnaires se mirent à genoux, disant :

— Une ancienne prophétie annonçait pour ce jour même l'arrivée de celui qui devait régner sur nous. Que Votre Majesté prenne donc cette couronne et ce sceptre, et soit pour nous le Seigneur de Justice et de Miséricorde !

Et il répondit :

— Je ne suis pas digne, car j'ai renié la femme qui me porta dans son sein et je veux ne point m'arrêter tant que je ne l'aurai pas retrouvée et qu'elle ne m'aura pas accordé son pardon. C'est pourquoi, laissez-moi partir, car il faut que je me remette en route par le monde et je ne puis séjourner ici, bien que vous m'apportiez le sceptre et la couronne.

Et tandis qu'il parlait, il détourna la tête et regarda vers la rue qui conduisait à la porte de la cité, et... dans la foule qui se pressait autour des soldats, il vit la mendicante qui était sa mère, et, à côté d'elle, se tenait le lépreux qu'il avait rencontré sur la route.

Et un cri de joie s'échappa de ses lèvres ; il courut à sa mère, s'agenouilla devant elle, baisa les blessures de ses pieds et les trempa de ses larmes. Il se courba dans la poussière, sanglotant comme quelqu'un dont le cœur est près de se briser, et lui dit :

— Mère, je t'ai reniée en mes jours d'orgueil. Accueille-moi en mon jour d'humilité... Mère, je t'ai donné la haine. Je t'en prie, donne-moi l'amour. Mère, je t'ai repoussée. Reçois maintenant ton enfant.

Mais la mendiante ne prononçait pas une parole.

Et il tendit les bras et étreignit les pieds blancs du lépreux :

— Trois fois j'ai fait preuve de pitié envers toi. Dis à ma mère de me répondre, je t'en supplie.

Mais le lépreux ne prononçait pas une parole.

Et il se remit à sangloter et dit :

— Mère, ma souffrance est telle que je ne puis la supporter. Accorde-moi ton pardon et laisse-moi retourner à la forêt.

Et la mendiante plaça sa main sur sa tête et lui dit :

— Relève-toi !

Le lépreux, aussi, plaça sa main sur sa tête et lui dit aussi :

— Relève-toi !

Et il se releva et les regarda... et il y avait là, devant lui, un Roi et une Reine.

Et la Reine lui dit :

— Voici ton Père auquel tu as porté secours.

Et le Roi lui dit :

— Voici ta Mère dont tu as lavé les pieds de tes pleurs.

Et ils se précipitèrent à son cou et l'embrassèrent. Ils le conduisirent à l'intérieur du palais, le vêtirent richement, posèrent sur sa tête la couronne et dans sa main le sceptre, et sur la cité qui est au bord de la rivière il régna en maître. Il fut un roi de Justice et de Miséricorde : le méchant magicien, il le bannit ; au bûcheron et à sa femme il envoya beaucoup de magnifiques présents et à leurs enfants il octroya de belles places. Il ne toléra jamais qu'on fit du mal aux oiseaux ou

---

aux animaux ; enseigna l'amour, la bonté de cœur et la charité ; donna du pain aux pauvres et des vêtements à ceux qui allaient nus ; et il y eut dans tout le pays paix et prospérité.

Pourtant il ne régna pas longtemps : si grandes avaient été ses souffrances, si ardent le feu de ses épreuves qu'au bout de trois ans il mourut. Et son successeur fut un très mauvais roi.

FIN



## TABLE

	Pages
I. — Le Jeune Roi.....	7
II. — L'Anniversaire de l'Infante....	51
III. — Le Pêcheur et son Ame.....	109
IV. — L'Enfant-Etoile.....	245

*Ce deuxième volume de la NOUVELLE COLLECTION  
INTERNATIONALE a été imprimé en Juin 1902, par  
F. DEVERDUN, pour LA PLUME.*























This book should be returned to  
the Library on or before the last date  
stamped below.

A fine is incurred by retaining it  
beyond the specified time.

Please return promptly.

